Alphonse Allais

Plaisir d'humour



BeQ

Édition de référence :

Le Livre de poche, no 1956.

La belle inconnue

Il descendait le boulevard Malesherbes, les mains dans les poches, l'esprit ailleurs, loin, loin (et peut-être même nulle part), quand, un peu avant d'arriver à Saint-Augustin, il croisa une femme.

(Une jeune femme dont la description importe peu ici. Imaginez-la à l'instar de celle que vous préférez et vous abonderez dans notre sens.)

Machinalement, il salua cette personne.

Mais elle, soit qu'elle n'eût point reconnu notre ami, soit qu'elle n'eût point remarqué son salut, continua sa route sans marque extérieure de courtoisie réciproque.

Et pourtant, se disait-il, il l'avait vue quelque part, cette bonne femme-là, mais où diable ! et dans quelles conditions ?

En tout cas, insistait-il à part lui, c'était une bien jolie fille, avec laquelle on ne devait pas s'embêter.

Au bout de vingt pas, n'y pouvant tenir, obsédé, il rebroussa chemin et la suivit.

De dos aussi, il la reconnut.

Où diable l'avait-il déjà vue, et dans quelles conditions ?

La jeune femme remonta le boulevard Malesherbes jusqu'à la jonction de cette artère avec l'avenue de Villiers.

Elle prit l'avenue de Villiers et marcha jusqu'au square Trafalgar.

Elle tourna à droite.

Et lui, la suivant toujours, se disait :

« C'est drôle, j'ai l'air de rentrer chez moi. »

Avec tout ça, il ne se rappelait encore pas où diable il l'avait déjà vue, cette jeune femme, et dans quelles conditions.

Arrivée devant le no 21 de la rue Albert-Tartempion, la dame entra.

Ça, par exemple, c'était trop fort ! La voilà qui pénétrait dans sa propre maison.

Elle prit l'ascenseur.

Lui, quatre à quatre, grimpa l'escalier.

L'ascenseur stoppa au quatrième étage, son étage !

Et la dame, au lieu de sonner, tira une clef de sa poche et ouvrit la porte.

Quelque élégante cambrioleuse, sans doute.

Lui, ne faisait qu'un bond.

« Tiens, dit la belle inconnue, tu rentres bien tôt, ce soir ! »

Et seulement à ce moment il se rappela où, diable ! il l'avait vue, cette jeune femme, et dans quelles conditions.

C'était sa femme.

Le phénix cellulaire

(Compagnie d'Assurances contre les risques

de la détention pénale)

Maître Casimir, le jurisconsulte bien connu, m'adresse la communication suivante, me priant, en des termes touchants, de lui accorder, sans compter, la vaste publicité du « Sourire ».

Vous avez la parole, mon cher maître :

LE PHÉNIX CELLULAIRE

Il s'est fondé à Paris, il y a tantôt deux ans, une « Compagnie d'Assurances sur le Vol » dont la prospérité croissante est la meilleure preuve que l'exercice du vol est définitivement entré dans nos mœurs et constitue même un genre de sport des plus courants. L'idée qui inspire cette institution est ingénieuse et nous applaudirons sans réserve à son application pratique si nous n'avions à déplorer que la Compagnie, qui se montre si soucieuse des intérêts du volé, ne se soit préoccupée en rien de ceux

de l'auteur même du vol. S'il y a des volés, c'est qu'il y a des voleurs, et on ne voit pas pourquoi on accorde aux premiers une protection qu'on refuse aux seconds.

Sous un régime de liberté et d'égalité parfaites comme celui dont nous jouissons, cet oubli, volontaire ou non, apparaît comme une injustice criante. J'ajoute que c'est parfaitement immoral car, en somme, à qui revient l'honneur de l'action toujours hardie et souvent périlleuse, si ce n'est au voleur lui-même ?

Un vieux juge d'instruction de mes amis, qui a puisé dans l'étude des dossiers criminels une connaissance approfondie des choses de la cambriole, ce qui a fait de lui un homme doublement dangereux, me contait un jour les exploits d'un de ses meilleurs clients. C'est merveilleux. Ce sont des prouesses, des prodiges d'audace auprès desquels les hauts faits des paladins d'autrefois ne sont que de la Saint-Jean. Quand on songe à tout ce qu'il a fallu de patientes et longues études pour acquérir cette science, au milieu d'une société plutôt hostile à ces genres de manifestations, on ne peut se défendre d'un véritable sentiment d'admiration pour ces modestes travailleurs du rossignol et de la pince-monseigneur.

Le métier, du reste, est on ne peut plus ingrat ; tandis que le volé, confiant en sa police d'assurance et en celle de M. Lépine, reste paisiblement chez lui dans un doux farniente, sans rien faire pour faciliter le vol et s'efforçant même d'en entraver l'exécution, le voleur, lui, n'a pas une

minute de repos ; jour et nuit il bat les chemins de nos campagnes ou les rues de nos cités. Quelquefois même il doit se résoudre à battre les bourgeois récalcitrants qui cherchent à lui susciter des difficultés imprévues. Les gendarmes, stimulés par les magistrats cruels, lui donnent une chasse acharnée ; véritable gibier de la loi, il est traqué sans merci. Sa liberté, sa vie même sont perpétuellement en jeu.

Croyez-vous qu'après tant de vicissitudes, si un beau vol puissamment conçu et élégamment exécuté vient à être commis, justice sera au moins rendue à son auteur ? Détrompez-vous ; toutes les sympathies iront au volé, à la « victime », dira-t-on. Quant au voleur, on n'en dira rien ou, si l'on en parle, ce ne sera que pour proférer des choses désagréables sur son compte. Écoutez les procureurs sur leurs sièges.

En présence d'une pareille injustice, je ne songe pas sans effroi à ce qu'il adviendrait si, dégoûtés d'un métier qui ne nourrit plus son homme, les pickpockets, les escarpes et autres panamistes se mettent en grève. La grève des voleurs ; mais c'est-à-dire que ce serait la fin de tout. D'abord, « la propriété, c'est le vol ». Donc, plus de vol, plus de propriété et, par suite, plus de propriétaires, plus de concierges, plus de termes ! Voyez-vous ça ? Sans compter que, les tribunaux étant condamnés à faire relâche, le juge déchirerait sa toge et Pandore retirerait ses bottes. Cette dernière perspective fait frémir !...

Le danger est réel, il importe de le conjurer et, pour cela, il faut s'intéresser au sort de tous les braves gens sans lesquels les institutions de la justice et de la maréchaussée ne se concevraient pas. Nous proposons donc la fondation d'une « Compagnie d'Assurances contre les Risques de la Détention pénale », destinée à indemniser les malheureux qu'une société marâtre envoie gémir sur la paille humide des prisons.

Le « Phénix Cellulaire », c'est la raison sociale que je propose pour la nouvelle Compagnie, aurait son siège à Paris et établirait des agences en province, particulièrement dans les localités où le danger des condamnations est le plus à redouter.

La Compagnie assurerait tous les risques de détention, y compris la détention pour crime ou délit politique. Dans ce dernier cas cependant, la prime serait majorée, ces sinistres devenant chaque jour plus fréquents. De plus, le Phénix Cellulaire ne répondrait pas des risques pouvant résulter des poursuites devant la Haute Cour. Moyennant une légère surprime, la police assurerait contre les dangers de « l'idem » : passages à tabac, rafles et autres accidents auxquels on se trouve exposé dans la rue. Pour les perquisitions et interrogatoires du juge d'instruction, un taux spécial serait établi d'après les qualités intellectuelles du magistrat et la couleur politique de l'assuré.

L'assurance contre les risques de la détention pénale

se recommande non seulement au voleur de profession, mais à toutes personnes qui peuvent être l'objet d'un mandat de dépôt. À ce titre, elle est aussi indispensable au député, au sénateur et au ministre qu'au cambrioleur et au rasta vulgaires. Enfin, à une époque où les erreurs judiciaires tendent à se multiplier, une police d'assurances souscrite à notre Compagnie sera, pour le malheureux innocent condamné, le seul moyen pratique d'éviter la ruine complète.

Telle est l'œuvre que nous voudrions voir se fonder en France et sur laquelle j'attire toute l'attention de nos lecteurs, dans la conviction où je suis qu'ils lui accorderont leur puissant appui moral et financier. Il s'agit d'humantié et de patriotisme. Notre appel sera entendu.

M[e] CASIMIR

Inconvénients du baudelairisme outrancé

Faut du Baudelaire, c’est entendu, mais pas trop n’en faut. L’historiette qui suit indiquera, pour la partie intelligente de ma clientèle, ce qu’on doit prendre du baudelairisme et ce qu’il conviendrait d’en laisser.

Un grand jeune homme blond, à l’âme d’azur, était élève dans une excellente pharmacie de Paris. Son temps s’écoulait entre les préoccupations officinales et la lecture, jamais close, des *Fleurs du Mal*.

Pas un mot murmuré près de lui, pas une image évoquée, pas un rien du tout, quoi ! qui ne déclenchât en sa tête, et tout de suite, un vers ou deux du divin beau-fils du général Aupick.

Or, un jour, une dame entra dans la pharmacie et lui dit :

« Nous venons, mon mari et moi, de mettre du vin en bouteilles, mais le fond de la barrique est affreusement trouble, et je viens vous prier de me donner un filtre. »

Le jeune potard donna le filtre.

Soit que ce filtre fût, vraiment, composé d'une matière irrésistante, soit que la dame y eût, trop brusquement, versé le liquide, le filtre creva.

Et la dame revint à la pharmacie, disant au jeune homme :

« Vous n'auriez pas de filtre plus fort ? »

Alors subitement déclenché par ces mots, le jeune baudelairien clama :

Ah ! les philtres les plus forts

Ne valent pas ta paresse,

Et tu connais la caresse

Qui fait revenir les morts !

Légitimement froissée de ce quatrain interpellatif qu'elle n'avait aucunement mérité, et auquel, disons-le, elle était loin de s'attendre, la dame alla conter la chose à son mari, lequel s'empressa de venir administrer à l'éthéré potard une raclée noire.

Avais-je raison de dire en débutant : Faut du Baudelaire, c'est entendu, mais pas trop n'en faut ?

Histoire peu croyable

Je viens d'envoyer à M. le Directeur du *Journal des Débats* ma – dûment et durement motivée – démission d'acheteur au numéro.

Cause de mon ire : la publication, en ce vespéral et grave organe, d'une histoire extraordinaire, froidement racontée comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, histoire qui n'eût certes pas été déplacée sous la plume du folâtre M. Georges Auriol.

Or, si j'achète les *Débats*, c'est pour y lire du sérieux, et vous aussi, n'est-il pas vrai, mes bons amis ?

Quand les gens graves se mettent à faire des blagues, il ne les font pas à moitié.

Oyez plutôt :

(Je copie presque textuellement.)

« M. Henrik Dahl, de Talesund (Norvège), naturaliste distingué et fervent darwiniste, voulut suivre dans toutes ses phases l'évolution d'un être animé.

« À cet effet, il se procura un hareng pêché tout vif au fjord voisin ; il le plaça dans un aquarium dont il renouvela

l'eau de mer, en diminuant chaque jour, la quantité de liquide.

« D'abord un peu gêné, notre hareng se montra philosophe et, ne pouvant plus se livrer à ses nautiques ébats, s'habitua peu à peu à vivre en amphibie, tantôt dans l'air, tantôt dans l'eau.

« M. Dahl poursuivit l'expérience : il vida l'aquarium.

« Le hareng parut incommodé ; mais il en prit son parti, s'accoutuma au régime sec, respira comme un terrien et s'éleva d'un degré dans l'échelle des êtres.

« Pour le récompenser, M. Dahl le tira du bocal inutile, le posa sur le sol et lui apprit à vivre ainsi que le comportait sa nouvelle dignité.

« La bête était intelligente, affectueuse, souple ; elle fit tout ce qu'on voulut.

« Elle s'accommoda de nourritures inusitées chez les poissons, mangea dans la main de ses hôtes et s'éprit pour son maître d'une amitié si vive qu'elle témoignait un chagrin véritable quand celui-ci la quittait pour se rendre à ses occupations (*sic !*).

« Alors, M. Dahl jugea le moment venu de franchir la seconde étape : il instruisit le docile animal à ramper comme le font les serpents.

« Après quelques mois d'entraînement, le brave hareng se mouvait avec agilité : le naturaliste l'emmenait

dans ses promenades et s'en faisait suivre comme d'un caniche (*resic !*).

Abrégeons et arrivons au drame :

« Un jour que M. Henrik Dahl et son hareng fidèle se promenaient dans le quartier du port, voilà qu'ils s'engagèrent sur un pont fait de planches disjointes !

« Hélas ! la malheureuse bête glissant par une fissure, tomba dans le bassin. »

... Et le *Journal des Débats* ajoute froidement :

« Il y a tout lieu de croire que, déshabitué de l'eau, le hareng s'est noyé. »

Une drôle de lettre

Cannes, décembre 1893.

Un jeune garçon de mes amis, M. Gabriel de Lautrec, m'envoie une lettre de conception tourmentée et de forme – dirai-je ? – incohérente.

L'idée m'est venue, un instant, de ne la publier point. Mais, au seul horizon de la remplacer par une vague littérature de mon cru, le sang ne m'a fait qu'un tour, un seul, et encore !

Il fait du soleil sur la promenade de la Croisette, comme s'il en pleuvait. La tournée Saint-Omer est dans nos murs, dans le but évident de jouer ce soir *Le Sous-Préfet de Château-Gandillot*, par notre sympathique camarade, le jeune et déjà célèbre auteur dramatique Ernest Buzard. Je ne voudrais pas manquer la *petite pièce* qui sert de lever de rideau. Alors quoi ? je n'ai qu'à me dépêcher.

La seule ressource me demeure donc d'insérer dans nos colonnes la missive de ce Gabriel de Lautrec, qui ne sera jamais, décidément, sérieux :

« Mon cher Allais,

« Je couvre mes yeux de ma main, un instant ; je rejette en arrière, d'un mouvement convulsif, mes cheveux où mes doigts amaigris mettent un désordre voulu ; je ranime la flamme jaune des bougies dans les chandeliers d'ébène, en cuir de Russie, qui sont le plus bel ornement de mon intérieur ; j'envoie un sourire voluptueux et morne à l'image de la seule aimée, et, après avoir disposé sur mes genoux, symétriquement, les plis du suaire à larmes d'argent qui me sert de robe de chambre, je vous écris – c'est à cette circonstance bien personnelle que la lettre qui va suivre emprunte son intérêt (avec l'intention formelle de ne jamais le lui rembourser).

« Si j'ai tardé à vous répondre, c'est que j'ai fait ces jours derniers un petit voyage – en chemin de fer.

« En chemin de fer ! direz-vous – mon cher ami ! » Oh oui ! je suis bien revenu de mes idées arriérées. Les chemins de fer ont leur avantage ; il faut faire quelques concessions à son siècle. La vie est faite de concessions – à perpétuité.

« Lorsque votre lettre m'est parvenue, je relisais les épreuves de mon volume sur *L'adaptation des caves glacières à la conservation des hypothèques pendant les chaleurs de l'été* ; j'ai suspendu aussitôt tout travail, ai-je besoin de le dire ? et tout en regrettant de la recevoir si

tard, je l'ai lue attentivement.

« Votre idée de la montre-revolver est très séduisante, à première vue. Elle est, en outre, pratique, ce qui ne gâte rien. Le mécanisme tel que vous me le décrivez, avec trois dessins à l'appui (les dessins, entre parenthèses, sont assez mal faits), cette double détente de la montre et du revolver, ingénieusement reliée par l'ancre d'échappement, tout cela est merveilleusement trouvé.

« Tout le jour, vous portez votre montre dans la poche de votre gilet. Vous la regardez, vous savez l'heure, c'est très commode.

« Le soir venu, quelqu'un vous attaque, sous le prétexte fallacieux de demander l'heure, précisément. Vous exhibez votre montre, vous tirez dix ou douze coups, et voilà des enfants orphelins (ou du moins dangeureusement blessé, le père).

Et cependant, à voir l'objet, c'est une simple montre, comme vous et moi.

« C'est merveilleux, voilà tout.

« Je sais qu'il y a un inconvénient.

« Toutes les fois que l'on tire un coup de revolver, la montre s'arrête.

« Je trouve cela très naturel.

« Il serait difficile qu'il en fût autrement.

« Vous avouez, d'ailleurs, cet inconvénient au lieu d'en chercher le remède, et combien vous avez raison !

« Car un inconvénient auquel on remédie n'en est plus un.

« Est-il nécessaire, d'ailleurs, d'y remédier ?

« Pour ma part, je vois là, tout au contraire, un grand avantage.

« Je pense que si l'on pouvait faire adopter votre modèle de montre-revolver par les assassins, au moyen d'une remise de la force de plusieurs chevaux, ce serait d'une sérieuse utilité pour les constatations judiciaires.

« On serait immédiatement fixé, rien qu'en regardant l'instrument du crime, sur l'heure précise de la mort.

« L'expression usuelle : *l'heure de la mort*, cesserait dès lors d'être une vaine métaphore, pour devenir une palpable réalité.

« Or, je vous le demande : toutes les fois qu'on a l'occasion de réaliser une métaphore, doit-on hésiter un seul instant ?

« ... Au moment de terminer ma lettre, un remords vient me visiter. Je lui offre un siège et des cigares, courtoisement.

« Ce que je vous ai dit, en commençant, au sujet des chemins de fer, vous a peut-être fait croire que j'étais un partisan résolu de ce nouveau moyen de transport : il n'en

est rien.

« Les désagréments qu'il présente sont nombreux.

« Pourquoi, par exemple, placer les gares, toujours, et exactement, sur la ligne de chemin de fer ?

« Le train s'arrête, vous descendez ; il y a cent contre un à parier que vous trouverez une gare devant vous.

« Et le pittoresque, et l'imprévu, qu'en fait-on ?

« Au point de vue du décor, ne vaudrait-il pas mieux disséminer les gares, loin du railway, dans la campagne, au hasard du paysage ? On les apercevrait de loin en passant, sur une montagne, à l'extrémité d'une vallée – le décor y gagnerait, et le voyage offrirait bien plus d'agrément.

« Sur ce, mon cher Allais, je vous quitte. Je vais allumer ma pipe à la pompe, comme disait l'autre, et la fumer à votre santé.

GABRIEL DE LAUTREC.

Notez bien que je n'ai jamais parlé à Gabriel de la moindre idée de montre-revolver.

Ou bien, alors, étais-je gris, telle la feue Pologne, à moins que ce fût lui qui eût bu plus que de raison ?

Mais, cette jolie conception de semer les gares par le travers des horizons !

Vous croyez bonnement que les grandes Compagnies s'y arrêteront une minute !

Alors, je le vois bien, vous êtes comme les autres : vous ne connaissez pas les grandes Compagnies.

Mon record

À M. Apparent-Rari, Nantes.

Non, monsieur, on ne vous a pas trompé ; c'est bien moi, à l'heure actuelle, qui détiens le *record du millimètre* non seulement pour la France, mais encore pour l'Europe et l'Amérique. Un Australien vient de le battre, paraît-il, mais mon excellent ami et collaborateur Recordman me conseille d'attendre confirmation de cette soi-disant victoire.

Je vous donne avec plaisir les quelques renseignements que vous sollicitez.

La machine que je monte est un vélocipède en bois, construit en 64 par un charron des environs de Pont-l'Évêque, malheureusement mort depuis. La marque est devenue relativement rare sur le marché et je ne connais guère, pour posséder une machine semblable à la mienne, que M. Paul de Gaultier de la Hupinière, un des plus joyeux esthètes de Flers (Orne).

À l'époque où ces machines furent construites, Dunlop était un tout petit garçon et Michelin se préparait à sa

première communion, de sorte que les pneumatiques se trouvèrent alors remplacés par un mince ruban de tôle qui, moins souple, peut-être, que le caoutchouc, possède sur cette substance l'avantage d'une rare coriacité.

Pour la tôle, chers amis, les cailloux du chemin ne sont qu'un jeu d'enfant, et les tessons de bouteilles, à peine une diversion.

Je détiens le *record du millimètre* sur piste et sur route.

Je l'ai accompli sur piste, sans entraîneurs, en moins de 1/17 000 de seconde.

Sur route, mon temps est un peu plus long : 1/14 000 de seconde, plus une fraction.

Je dois ajouter que, dans cette dernière épreuve, j'eus contre moi un vent épouvantable, doublé d'une pluie torrentielle. Et puis – peut-être devrais-je passer ce détail sous silence – mes entraîneurs, MM. Maurice O'Reill, et l'honorable Captain Cap, se trouvaient ivres morts, comme par hasard.

Je compte, d'ailleurs, battre mon propre temps, dans le courant de septembre prochain.

En cette prévision, je m'entraîne sérieusement, travaillant quatorze heures par jour, moitié sur une descente de lit (représentant un tigre dans des jungles), moitié sur le sable mouillé.

Ma nourriture se compose exclusivement de rogue de limande très peu cuite, que j'arrose avec une infusion de chiendent coupée d'un bon tiers de queues de cerise.

Quelle est mon attitude sur la machine ? me demandez-vous.

À cet égard, j'ai toujours suivi un vieux dicton de l'école de Saverne que ma grand-mère me répétait souvent, au temps de mon enfance, et dont je n'ai jamais cessé de bien me trouver :

Rigide comme un cyclamen

Chevauchez votre cycle. Amen !

J'évite donc de me pencher sur le guidon et tout le haut de mon corps tend, sans affectation, à se rapprocher de la verticale.

Voilà, cher monsieur, les quelques détails que vous avez sollicités de mon obligeance bien connue et de ma courtoisie dont l'éloge n'est plus à faire.

Pour les renseignements complémentaires, consultez mon prochain ouvrage (*sous presse*) : *Les Confessions d'un enfant du cycle*.

Ingénieux touring

« Et vous, où allez-vous cet été ?

– En Afrique.

– En Afrique ? ? ?

– En Afrique, oui. Nous allons, de part en part, traverser l'Afrique, la très sombre Afrique, comme dit Stanley.

– Et ta famille, pendant ce temps-là ?

– Ma famille m'accompagne.

– Ta femme ?

– Ma femme.

– Tes petits garçons ? Tes petites filles ?

– Mes petits garçons, mes petites filles.

– Allons, tu es fou ?

– Je suis sage.

– Tu es fou à lier.

– Chef-lieu Moulins... En quoi donc suis-je tant fou ?

– Mais les fatigues d'une telle entreprise !... les dangers !...

– Tout prévu, mon ami. Ni dangers ni fatigues... Simple balade en voiture.

– En voiture ?

– Une confortable et solide roulotte.

– Automobile ?

– Non, à cause du difficile ravitaillement en combustible.

– Traînée par des chevaux ?

– Serin ! les tigres n'auraient bientôt fait qu'une bouchée de mes deux solipèdes.

– Alors ?

– Suis bien mon raisonnement : les chevaux sont connus pour être volontiers dévorés par les tigres ; mais le cas d'un tigre boulotté par un cheval est infiniment plus rare.

– Je te l'accorde.

– Partant de ce principe, je fais remorquer ma roulotte par de braves et vigoureux tigres.

– Admirable !

– Et pratique, mon vieux ! la grosse affaire, c'était l'attelage, c'était le harnais, quoique en somme les vieux

Romains aient déjà résolu la question depuis des mille et des mille ans. Pour nous autres, gentilshommes des temps modernes, fiers détenteurs des aciers trempés et des pégamoïds, ce fut un jeu d'enfant que d'atteler ces douze tigres à notre char.

– C'est égal, je ne serais pas rassuré.

– L'électricité est là pour un coup. Au moindre écart, au plus simple bond, une solide décharge vient inculquer au turbulent camarade des sentiments meilleurs. Nos tigres, d'ailleurs, comprennent vite la haute noblesse de leur mission et la parfaite inutilité de leur résistance.

– Pauvres bêtes !

– Pourquoi *pauvres bêtes ?* Le travail qu'on exige d'eux est insignifiant, leur nourriture régulière, grâce à la justesse impeccable et à la longue portée de nos armes.

– Vous ne craignez pas d'être attaqués par d'autres fauves ?

– À ses vertus d'infatigable tracteur, le tigre joint l'inconsciente, mais réelle qualité de chien de garde. Dans un campement de tigres, on n'a qu'à dormir sur les deux oreilles.

– Tous mes compliments ! Peut-on jeter un coup d'œil sur l'installation ?

– Les tigres nous attendent à Trieste, mais la roulotte est là, dans la cour. »

Très élégante, très bien comprise, garnie de ces meubles en bambou si solides et légers à la fois qu'on trouve chez Perret et Vibert, la roulotte de mon ami n'attendait plus pour filer que son étrange attelage.

Tant il est vrai qu'au jour d'aujourd'hui les conceptions les plus paradoxales sont le plus près de la réalisation !

Végétarisme intégral

Un correspondant anonyme mais bien intentionné m'envoie, des bords de la Tamise, un fragment de journal en lequel je déguste des lignes savoureuses et bien britanniques.

Jugez plutôt.

La dernière réunion des végétariens anglais fut, paraît-il, empreinte d'un caractère d'intolérance plus farouche que jamais.

À la grande majorité, on répudia non seulement les personnes qui mangent de la viande ou du poisson, mais encore toutes celles qui font emploi, en vue de vêtements, ornements ou tous autres usages, de la peau, du poil, des plumes, etc., etc., d'animaux mis à mort.

« Mais le cuir ! objecta mollement un assistant. L'humanité ne saurait se passer de cuir, quand ce ne serait, voyons, que pour les chaussures. »

Alors, l'un des plus fanatiques croisés se leva et, d'une voix forte, dit :

« Les chaussures en cuir ne valent rien, rien de rien !

J'en fabrique en "herbe" qui leur sont mille fois préférables. »

Des chaussures en herbe ! L'assemblée n'en revenait pas !

L'apôtre reprit :

« Du reste, j'en ai apporté un certain lot, et je me ferai un plaisir d'en donner à tous ceux qui voudront bien les chausser ici même. »

Quelques pauvres diables s'avancèrent et reçurent chacun une paire de bottines en herbe.

(Que le lecteur ne croie pas à une plaisanterie. On fabrique, en effet, depuis quelque temps, et surtout en Amérique, une sorte de substance composée d'herbe traitée d'une certaine façon, puis agglomérée, comprimée, laminée, etc.).

Les vagabonds se déclarèrent tout d'abord ravis de ces étranges godillots, mais l'un d'eux, interviewé le lendemain par un de nos brumeux confrères, exprima, sur le mode amer, son désenchantement.

Récit du vagabond :

« Les bottines en herbe semblables à celles qu'on m'offrit hier sont très bonnes, très douces au pied et résistent fort bien à l'humidité.

« Je ne m'étais jamais senti si bien chaussé et me jugeais, au moins en ce qui concerne les extrémités

inférieures, au sommet du confortable.

« Toute la journée, donc, je marchai sans éprouver la moindre fatigue, et, quand le soir fut venu, ce fut plutôt par coutume que par lassitude que je gagnai ma chambre à coucher.

« Ma chambre à coucher, il faut le dire, monsieur le reporter, n'est pas une chambre à coucher, au sens que les gens de la bourgeoisie aisée attachent à ce mot. C'est plutôt un square (duquel, rapport aux indiscrets policemen, vous me permettrez de celer l'adresse), sorte de petit parc où quelques moutons me servent de camarades de lit, si j'ose m exprimer ainsi.

« La nuit fut bonne et, déjà, je goûtais le pur sommeil du matin, quand j'éprouvai, soudain, un intolérable chatouillement à la plante (c'est le cas de le dire) des pieds.

« Mes amis, les moutons, tranquillement, paissaient mes bottines.

« Conclusion : Les chaussures en herbe sont tout ce qu'il y a de plus recommandable, sauf pour le cas des gentlemen qui se voient contraints à partager le dortoir des herbivores. »

Tel fut le récit du *tramp*.

Ajoutons, avec infiniment d'esprit, que pareille



mésaventure attend les personnes qui essaieraient de se chausser avec des bottes de cresson.

Lex

Le médecin contempla longuement le petit corps chétif qu'on lui présentait. Il le retourna dans tous les sens, le palpa.

Pendant ce temps, la mère attendait, anxieuse.

« Ce ne sera peut-être pas grand-chose, fit le docteur, je ne vois pas de déviation, un peu de faiblesse seulement... Continuez le sirop antiscorbutique et faites-lui prendre tous les jours un bain d'eau de mer. Vous irez chercher trois ou quatre seaux d'eau à la mer, vous les ferez *dégourdir* sur le feu et vous le tremperez là-dedans pendant cinq ou dix minutes. Surtout, évitez qu'il ne prenne froid en sortant.

– Merci bien, monsieur le médecin ; alors, vous croyez qu'il s'en sortira ?

– Mais oui, mais oui. »

La brave femme, un peu rassurée, rhabilla son petit, mit sur le coin de la table trois francs, trois pauvres et pénibles francs (deux pièces vingt sous, une pièce dix sous et dix sous de sous) et se retira, saluant bas l'homme de l'art.

Son enfant, c'était tout, pour elle. Il lui était venu sur le tard, car elle avait plus de quarante ans, et on ne sait trop comment. Mais, dès qu'il naquit, il fut l'objet d'une telle idolâtrie, que les voisins prétendirent que Césarine, la mère, était folle.

Elle s'en défendait faiblement.

« Il n'a pas de père, le pauv' petit, faut ben que j'l'aime pour deux. »

Au commencement, il avait bien poussé. Et puis, au bout d'un an, voilà qu'il maigrissait et que sa croissance s'arrêtait.

Sa figure pâle, mangée par deux grands yeux noirs, faisait peine à voir.

Césarine ne dormait plus, ne vivait plus.

La seule idée que son enfant pouvait mourir lui causait une si terrible angoisse qu'elle ne s'y arrêtait pas : « Non, répétait-elle, le Bon Dieu ne serait plus le Bon Dieu.»

Les dernières paroles du docteur lui avaient remis un peu de baume dans le cœur.

Des bains d'eau de mer ! Si pourtant ça allait sauver le petit ! Et une hâte la prenait d'essayer le plus tôt possible, tout de suite.

Quand elle rentra chez elle, la nuit était venue.

La mer montait.

Des bains d'eau de mer ! Oh ! oui, pour sûr, ça devait être bon. Le médecin lui avait dit que ça le fortifierait.

Impatiente, elle confia l'enfant à une voisine, prit deux grands seaux de bois et marcha à la mer.

On était en « morte eau ». Il lui fallut aller loin sur la plage pour pouvoir emplir ses seaux.

Brrr, qu'il faisait froid ! Elle avait de l'eau jusqu'aux jarrets.

Et il lui semblait sentir d'avance, sur elle, le bon effet de l'eau de mer.

C'est égal, il faisait rudement froid tout de même, et ses jupons étaient tout trempés.

Arrivée au pied de la falaise, Césarine dut s'arrêter un peu pour souffler.

Puis elle se remit en route, vaillante et pleine d'espoir.

« Hé, la bonne femme ! »

Quelqu'un la hélait, derrière.

Elle se retourna :

« Qué qu'vous m'voulez, l'homme ? »

C'était un douanier en faction, la carabine en bandoulière, un vieux douanier à moustache grise, le type du gabelou impitoyable.

« Qu'est-ce que vous emportez dans vos seaux ?

– C’est de l’eau.

– De l’eau de mer ?

– Bédame !

– Eh bien, il faut la jeter.

– La jeter !... Mais c’est pour des bains à mon petit qu’est malade.

– Il n’y a pas de bains, il n’y a pas de petit !... Vous n’avez pas le droit d’emporter de l’eau de mer. »

D’abord, Césarine crut que le gabelou plaisantait. Elle rit, pas de très bon cœur, car elle pensait à son enfant.

« On n’a pas le *drait* de prend’ de l’eau à la *mé ?*

– Non, madame, la loi s’y oppose. »

Et il prononça ce mot *la Loi* sur un ton si solennel, que Césarine comprit qu’il ne riait pas.

Elle discuta.

« Mais, la *mé* est à tout le monde, pourtant !

– Vous n’avez pas le *droit* de prendre de l’eau de mer ! »

Césarine s’indigna :

« C’est trop fort, maintenant, si le monde n’ont pas le *drait* de prendre deux *siaux* d’eau de *mé*.

– Non, madame, on n’a pas le droit.

– Mais, bon Dieu de bon Dieu ! dites-moi à qui je fais du tort ?

– C'est la Loi.»

Et, las de discuter, le gabelou, d'un coup de pied, renversa les deux seaux.

« Allez-vous-en, ou je vous dresse procès-verbal. »

Le Droit ! La Loi ! Procès-verbal ! Césarine ramassa ses seaux vides et rentra chez elle, affolée littéralement de stupeur et de désespoir.

C'est vrai.

On n'a pas le droit d'emprunter deux seaux d'eau à l'Océan Atlantique, même pour guérir des petits malades.

Il faut adresser une demande bien en règle à l'Administration des douanes, une autre demande, non moins en règle, aux Ponts et Chaussées.

Au bout de trois mois, si le cas est pressant, on vous autorise.

Si bien que, peu de jours après cette histoire, un douanier assita, vers minuit, à une scène étrange.

Une femme échevelée dégringolait la falaise en poussant des hurlements horribles. Elle élevait en l'air un enfant entièrement nu.

La femme entra dans l'eau, hurlant toujours, et y trempa le bébé à plusieurs reprises.

Le douanier s’approcha.

L’enfant était mort et la femme était folle.

Plaisanterie posthume

À Marcel Baillot.

Si quelqu'un – les gens sont si curieux – me demandait : « Quel est l'endroit du monde où vous avez rencontré le plus grand nombre de bouteilles ? » je lui dirais : « Pleines ou vides ? » et, sur un signe de mon interlocuteur, je lui répondrais : « L'endroit du monde où j'ai rencontré le plus de bouteilles vides s'appelle le château du comte de Rechef.»

Mon Dieu ! de ces bouteilles vides, y en avait-il, y en avait-il !

C'étaient d'anciennes bouteilles ayant recelé jadis des vins généreux en leurs flancs fragiles et que le comte de Rechef, par une manie sincère – partant respectable – avait défendu qu'on rinçât jamais.

Comme cet us durait depuis les années les plus reculées de la majorité de M. de Rechef, que M. de Rechef, au moment où commence cette histoire, pouvait sentir quelque chose comme septante hivers, sur son noble crâne, et qu'enfin M. de Rechef était homme à dire

fréquemment deux mots aux meilleurs crus et même à leur tenir les plus longs propos, il s'ensuivait que les bouteilles vides, devenues nombreuses comme les étoiles du ciel, emplissaient le vieux castel des Rechef et menaçaient d'en déborder.

En dehors de cette inoffensive manie, M. le comte de Rechef, que je vais désigner dorénavant sous le nom de Raoul, parce que l'heure s'avance et que je ne voudrais pas manquer mon train, M. le comte de Rechef, dis-je, était joueur, mais joueur ! comme feu Descartes.

Cette passion du jeu, disons-le en passant, avait même, dans le temps, contribué largement à briser sa carrière.

Raoul, vers son vingtième printemps, se trouvait attaché d'ambassade de France à L... (Portugal).

Un jour, l'ambassadeur le charge d'une petite mission (histoire de l'habituer) auprès de la famille royale. Mon Raoul revient :

« Eh bien, lui dit l'ambassadeur, vous avez vu le roi ?

– Oui, monsieur.

– Et la reine aussi ?

– Non, monsieur, *le roi sec !* »

Mon pauvre Raoul se croyait tout le temps à jouer à l'écarté et plus d'une fois, à la cour, quand on annonçait : *Le roi !* distrait, il s'écriait : *C'est un bel homme !*

L'ambassadeur de France à L... (Portugal), un vieux diplomate de la vieille roche, trouva la chose déplorablement mauvaise.

Il écrivit dans ce sens à Charles X, qui rendit Raoul à la vie large et confortable des castels champêtres.

Raoul n'en voulut pas à Charles X, loin de là, et même... mais pas de politique !

M. de Rechef ne voulut jamais se marier ; seulement il s'arrangeait pour avoir des fermiers dont les femmes étaient accortes, et voilà !

Sa fortune, mal gérée, s'effrita.

Les fermiers, dont les femmes étaient accortes, payaient généralement avec la seule accortise de leurs femmes, manière charmante autant que peu rémunératrice pour le propriétaire.

Bref, notre pauvre Raoul arriva progressivement à la quasi-ruine.

Il ne lui restait plus, à cette époque-là, que son château, une vaste terre dans la Manche, quelques vagues petites rentes et ses incomptables bouteilles vides.

Son domestique se bornait à un vieux garde, fidèle comme un chien enragé, et à Mlle Alexandrine, une superbe fille d'une trentaine d'années, forte et brave, qu'il appelait sa femme de charge.

Entre nous, rien ne m'ôtera de l'idée que Mlle

Alexandrine remplaçait, dans la mesure du possible, les anciennes fermières accortes, refroidies aujourd'hui par les neiges d'antan.

Un jour, le commis du quincaillier s'avisa de demander Mlle Alexandrine en mariage.

Mlle Alexandrine, que j'appellerai désormais Alexandrine tout court, parce que le chemin de fer n'attend pas, Mlle Alexandrine, dis-je, accepta.

(Les domestiques d'aujourd'hui ne ressemblent pas du tout aux domestiques d'autrefois, sous bien des rapports.)

Et Mlle Alexandrine devint Mme Lecossu gros comme le bras.

Lecossu s'était installé à son compte à la ville voisine, et sur sa devanture fraîchement peinte, on pouvait lire :

ARMAND LECOSSU

Marchand de sacs et de cordes.

Le comte de Rechef, dans une fureur indigo, jura de se venger.

La colère sans doute, le changement d'habitudes, peut-être, à moins que ce ne soit une autre perturbation physiologique, l'amena (ou l'amenèrent) à un tombeau prématuré.

Dans son testament, il laissait au ménage Lecossu son

portrait et sa vaste propriété dans la Manche.

« Je dois vous prévenir, ajouta le notaire, que cette propriété, qui ne compte pas moins de dix-sept hectares, ne rapporte absolument rien. Elle est en friche depuis des années et des années. »

Mû par des idées modernes, Lecossu s'écria :

« Moi, je me charge de la faire rapporter.

– La terre en est bien ingrate.

– Oh ! avec des phosphates ! »

Ça rimait presque, mais c'était tout, car il y a des gens qui, lorsqu'ils se sont écriés : « Avec des phosphates ! » croient avoir tout dit.

Les dix-sept hectares dans la Manche se composaient d'un vieux donjon en ruine, égayé par un étang saumâtre et mycodermique. Quelques ajoncs, maigres comme des clous usés, constituaient la seule végétation de ce riant séjour.

Lecossu sentit tomber son enthousiasme, mais trop tard ! Il avait accepté l'héritage. Et voici ce qui se passa :

Lecossu ne put tirer le moindre sou de son domaine.

Il ne put le vendre ni le louer.

Il dut payer 1146 F 62 c d'impôts.

L'État, à qui il voulut l'offrir, le refusa.

La commune le refusa.

Les hospices le refusèrent.

Le percepteur, à qui il réclama un dégrèvement, répondit : *Vous vous f...riez de moi !* (Ce percepteur avait servi au 9° dragons.)

M. Peytral, que Lecossu vint voir en personne, articula ces simples mots avec un accent marseillais teinté d'un fort goût d'ail : *Moi, je ne veux rien savoir*.

Ce pauvre Lecossu s'entêta.

Il plaida contre l'État.

Il se ruina en avocats.

L'autre jour, on l'a mis en faillite, on a vendu ses marchandises et son mobilier aux enchères publiques.

Comme je me trouvais dans le pays, j'ai acheté le portrait du comte de Rechef, pas cher, pour l'accrocher au meilleur lieu de ma galerie.

Et maintenant, quand je m'embête un peu (ce qui m'arrive plus souvent qu'à mon tour), je jette un coup d'œil sur la figure narquoise du feu comte, et dans le plissement de ses petits yeux malins, je lis clairement cette phrase :

« Comment trouves-tu que je te trouve ? »

L’agonie du papier

Vous pensez bien, mes petits amis, que ce n’est pas uniquement à titre de prunes, ni sans le plus sérieux des motifs que je viens de me livrer à d’intarissables jérémiades sur l’imminente disparition des arbres, causée par la de plus en plus folle consommation de papier imprimé.

De derrière la tête, oh ! j’avais mon idée. Comme dirait si bien mon maître François Coppée.

Et cette idée, j’aime autant l’avouer tout de suite, car, aussi bien, vous ne serez pas longs à vous en apercevoir – cette idée c’est le lancement d’une brave petite affaire appelée à révolutionner le monde entier, tout bêtement.

Surtout à la petite épargne, depuis quelque temps si éprouvée, je m’adresse, mais aussi à la grande et principalement à la moyenne.

Les capitaux ne provenant pas d’épargne sont également invités à jeter un coup d’œil sur l’exposé ci-dessous ; tout ce qu’on leur demande à ces agents, c’est d’être disponibles.

Le but de notre nouvelle société, but éminemment

anticataclysmal et géophile, vous le devinez d'ici : suppression de l'emploi du papier partout où cette substance ne se trouve pas strictement indispensable, et son remplacement par des matières ou procédés plus conformes à l'état actuel des connaissances humaines.

Les enorgueillis qui, par stupide analogie, vaniteusement caractérisent notre epoque comme « *l'âge du papier* » sont d'effroyables niais imbéciles, à torpiller dans les vingt-quatre heures.

N'en doutez pas : au regard de nos rosses de petits-neveux, le papier apparaîtra plus brut encore que le paléontologique silex plus ou moins taillé.

Ah ! chers amis, soupé, soupé, de ces errements.

Continuons, fichtre, à publier des journaux, des revues et des livres.

Qu'à pleins flots circule et nous pénètre la torche de la pensée humaine !

Que la Vérité, la Justice, la Beauté nous roulent éperdus en leurs vagues d'amour, d'harmonie et de rythme !

Que... !

... Mais revenons aux choses sérieuses.

... Le but de notre nouvelle société, répétons-le, c'est la suppression catégorique du papier dans ce petit monde des quotidiens, périodiques et autres ouvrages jusqu'à

présent tributaires de l'exclusive, de la barbare typographie.

Ne nous attardons pas à dissiper la stupeur des personnages si tellement ancrés dans le mystérieux passé, comme dit M. Pourquery de Boisserin, que l'idée tant soit peu nouvelle, continue-t-il à s'exprimer, les jette en des abysses de perplexité.

Un journal sans papier !

Une revue sans papier !

Un roman sans papier !

Et pourquoi pas ?

La nouvelle société en question s'apprête à publier très incessamment sa première publication, un journal quotidien portant ce nom significatif : *La Pellicule*, on va voir pourquoi.

Les abonnés de notre journal (le mieux informé, le plus littéraire du monde entier) recevront en même temps que le premier numéro, un petit appareil ressemblant fort à une lanterne magique, mais infiniment plus simple, appareil muni de ses accessoires avec la façon, d'ailleurs élémentaire, de s'en servir.

Notre organe, *La Pellicule*, parviendra chaque matin à nos abonnés sous forme d'une légère carte transparente, pas plus énorme qu'une carte à jouer.

Cette carte, insérée dans la rainure *ad hoc*, un bouton qu'on pousse, et sur la toile en face vient se projeter la plus clairement lisible de nos gazettes françaises et même étrangères.

Le miracle s'est simplement accompli par microphotographie des huit ou douze pages d'un immense journal sur la mignonne et sus-indiquée pellicule.

Nous étudierons prochainement les avantages financiers, la puissante moralisation et le chambardement dans les vieilles coutumes de la bourgeoisie française que ne manquera pas d'apporter notre curieuse innovation.

Pour souscrire, se hâter.

Bien que très occupé en ce moment, je recevrai volontiers les fonds de nos futurs actionnaires.

Encore une fois, pour éviter les regrets, se hâter.

Un projet auquel nous applaudissons des deux paumes, en regrettant, même, de n'en point posséder davantage (de paumes, bien entendu)

Il vous est arrivé souvent, amis lecteurs et désirées lectrices, de vous boucher les ouïes d'une main subite, comme en proie à quelque colique auriculaire, si j'ose employer cette expression plutôt, n'est-ce pas, intrépide.

C'est qu'un garçon de magasin ou même, parfois, le patron en personne, soit ouvrait, soit fermait sa boutique.

... Mais je suis bien bête de vous fournir ces explications quand la lecture de la lettre suivante vous en dira plus et mieux que je ne saurais le faire, tant je suis la proie vachesque des hautes températures.

« Cher et vénéré maître,

« Sous les influences multiples de la chaleur et de la lecture de vos articles (!), il nous est venu à l'idée de vous faire part d'une nouveauté qui pourrait bien révolutionner les procédés si paisibles et silencieux actuellement en usage le matin et à l'heure du couvre-feu pour l'ouverture et la ferme... – (quelle ferme ? de grâce, laissez-nous achever et ne soyez point impatient) – la ferme... ture des magasins.

« Vous n'ignorez pas, cher monsieur Allais, que aussi bien à Honfleur que dans la métropole, l'ouverture et la ferme... (voir la remarque ci-dessus) ...ture des échoppes de nos boutiquiers (que voilà une expression moyenâgeuse... !) s'effectuent au moyen d'un ingénieux appareil, dans la description mécanique duquel nous n'entrerons point, et qui est actionné au moyen d'une manivelle.

« Nous avons constaté avec regret, voire avec peine, que la plupart du temps cette opération avait lieu dans le silence le plus monotone, rompu seulement en quelques occasions par les grincements lugubres et sinistres de l'appareil qui réclame un peu d'huile... ! ! ! – On lui en donne ; mais pourquoi ne pas lui donner autre chose aussi, puisqu'il veut vibrer, cet appareil, puisqu'il peut produire des sons, pourquoi ne pas adapter à ce mécanisme qui ne demande qu'à parler ou à chanter, pourquoi donc ne pas lui faire actionner une de ces mélodieuses boîtes à

musique qui furent la joie de notre enfance ! ! ! Pourquoi même, puisque nous sommes sur la pente du progrès, ne pas nous y laisser dégringoler (! !) jusqu'en bas, en disposant l'appareil de telle façon qu'il puisse actionner un phonographe ?

« Alors, maintenant, cher monsieur Allais, il vous est facile, à vous surtout qui personnifiez la fécondité dans l'imagination de vous rendre compte des effets découlant (!) de cette ingénieuse transformation.

« Voyez-vous, ou plutôt entendez-vous d'ici l'épicier du coin, sur le coup de 9 h 12, 10 heures, faisant gaiement descendre le métal qui doit protéger ses glaces pendant la nuit, aux accents de *La Marseillaise* ?

« Entendez-vous le pharmacien d'en face, qui a perdu sa belle-mère, procéder à la même opération aux funèbres accords de la *Marche funèbre* de Chopin ? Libre à lui, le lendemain matin, de *changer d'air* et d'ouvrir son *laboratoire* (c'est mieux, n'est-ce pas) sur un majestueux *Te Deum !*

« Inutile d'ajouter que les airs peuvent être variés à l'infini selon les opinions politiques et les goûts musicaux de chacun, et que cette idée, que nous n'hésitons pas un seul instant à qualifier d'ingénieuse, est également applicable au mécanisme des tentes, stores, etc.

« Nous sommes dès à présent constitués en Société pour la fabrication et la transformation de ces appareils et

nous serons heureux de vous offrir la primeur de cette invention en vous proposant d'appliquer chez vous un « Musical shop closing mechanism » fabriqué par « The automatic musical shop closing apparatus manufacturing company ».

« *We shall be most pleased to give you further details on application. Besides we have many more interesting novelties to submit to your esteemed approval.*

« LORD J. »

Les dernières lignes de cette intéressante communication démontrent-elles assez la supériorité sur nous de ces cochons d'Anglo-Saxons ?

La démontrent-elles assez ?

Les misères de la vie conjugale

Il y a des femmes qui sont comme le bâton enduit de confitures de roses dont parle le poète persan : on ne sait par quel bout les prendre.

(Les personnes qui, après la publication de ce petit alinéa, continueraient à faire courir le bruit de ma mauvaise éducation... personne ne les croirait !)

Dites bleu devant certaines dames, vite elles affirment rouge. Convenez rouge, pour leur faire plaisir : vert ! rugissent-elles sur l'heure.

La femme est un être *ostiné* entre tous, *ostiné* et contrariant.

La plus *ostinée* et la plus contrariante de toutes les femmes, c'est l'épouse légitime de mon inspecteur d'assurances, un brave garçon qui n'a d'autre tort que celui d'une excessive veulerie et d'une incoercible irrésistance.

Il me contait ses mésaventures ou plutôt sa mésaventure – car c'est toujours la même – et rien n'était plus comique que son désespoir ahuri.

Pour rendre plus saisissant son récit, je le diviserai en trois parties : *Premier tableau, Deuxième tableau et Suite et fin*.

Le curieux de cette histoire, c'est qu'on peut mettre le Deuxième tableau au lieu du Premier, et, au besoin, commencer par *Suite et fin*, sans que rien soit altéré dans la limpidité de la narration.

Premier tableau

Monsieur rentre après une journée de fatigues et d'ennuis. Il s'est disputé avec des sinistrés. Ses chefs l'ont presque traité d'idiot.

Complètement esquinté, le pauvre homme n'a d'autre aspiration que celle du bon dodo où il va joncher son abrutissement.

Madame ne trouve pas naturelle cette dépression physique et morale.

D'un ton spécialement grincheux qui n'appartient qu'à elle :

« Qu'est-ce que tu as donc fait dans la journée, dit-elle, pour être dans cet état-là ?

– Ma chère amie, j'ai beaucoup travaillé...

– Travaillé !... Je le connais, ce genre de travail : tu as passé ta journée chez tes cocottes.

– Je te jure bien, ma pauvre amie...

– Eh bien, retournes-y, chez tes cocottes ; ce n’est pas moi qui t’en empêcherai ! »

Et Madame, claquant fort la porte, va s’enfermer dans son appartement.

Deuxième tableau

Monsieur a fait une bonne journée. Tout a marché à souhait. Il croit pouvoir compter sur un avancement prochain.

Bref, il est content !

Avant de monter, il a pris, avec un de ses amis, une bonne petite absinthe qui lui a mis encore plus de joie au cœur.

À peine rentré, il se précipite sur sa femme, l’embrasse très tendrement, l’embrasse encore, lui prodigue mille caresses plus ardentes, peut-être, que ne le comporte l’austère décor de la salle à manger.

Mais Madame se dégage vivement. Son visage se renfrogne.

D’un ton spécialement grincheux, qui n’appartient qu’à elle :

« D’où sors-tu donc, pour être *excité* comme ça ?

– Ma chère amie, je sors du bureau...

– Du bureau !... Je le connais ce bureau-là !... Tu sors de chez tes cocottes.

– Je te le jure bien, ma pauvre amie...

– Eh bien, retournes-y, chez tes cocottes. Moi, je ne me charge pas d’éteindre les flammes allumées par ces demoiselles. »

Et Madame, claquant fort la porte, va s’enfermer dans son appartement.

Suite et fin

Et c’est tous les jours la même chose.

Conte de Noël

À Georges Darien, auteur de cet admirable « Voleur » qu'on devrait voir dans toutes les mains vraiment dignes de ce nom.

Notre meilleur jour, à nous autres cambrioleurs, ou, pour parler plus exactement notre meilleure nuit, c'est la nuit de Noël.

Surtout dans les départements.

Principalement dans certains.

Dans ceux (vous l'avez deviné) où la foi subsiste, fervente, candide, au cœur de ces bons vieux Français, comme les aime Drumont (Édouard).

En ces naïfs districts, c'est encore plus par allégresse que par devoir religieux que les fidèles accourent à la messe de minuit, et, dans cette assemblée, c'est plus des poètes qui rêvent que des chrétiens qui prient.

L'étoile... les rois mages... l'étable... le Bébé-Dieu sur son dodo de fins copeaux... la jolie petite Maman-Vierge rose d'émoi et un peu pâle, tout de même, et fatiguée de

recevoir tant de monde qui n'en finit pas d'arriver, d'entrer, de sortir, de bavarder... et dans un coin, le menuisier Josef, quelque peu effaré, un tantinet ridicule (d'ailleurs, amplement dédommagé depuis par un fort joli poste fixe au Séjour des Bienheureux).

C'était le mille huit cent nonante-troisième anniversaire de cette date bénie.

Et cela se passait à A. sur B. (département de C. et D.).

Une sale nuit !

Un ciel gorgé d'étoiles.

Pas un nuage.

Une pleine lune, toute ronde, aveuglante, bête comme elle-même.

On se croirait dans quelque hall monstrueux éclairé par une électricité en délire.

Ah ! oui, ça va être commode tout à l'heure de travailler, dans ces conditions-là !

Un joli coup, pourtant :

Rien que des bijoux, de l'argent, des valeurs au porteur, dont – les imbéciles ! – ils ont noté les numéros sur un petit carnet enfermé dans le même tiroir que les valeurs.

Je vais être forcé d'entrer par le jardin, derrière.

Il y a un chien.

Heureusement, les boulettes à la strychnine n'ont pas été inventées pour les... je suis bête... elles ont été justement inventées pour les chiens.

En attendant que la messe sonne, je pioche mon plan.

Une merveille de plan, dressé par un camarade, lieutenant du génie fraîchement démissionné pour raisons qui ne regardent que lui.

Oh ! le joli plan, si précis !

Un aveugle s'y reconnaîtrait.

Et il y a des gens qui veulent supprimer l'École polytechnique !

Enfin, minuit !

Voici la messe qui sonne.

Un silence.

Tout le monde est à l'église.

Ouah ! ouah ! ouah !

Te tairas-tu, sale cabot !

Tu as faim ? Tiens, boulotte cette boulette, boulette cette boulotte !

Pattes en l'air, le fidèle chien de garde bientôt

contracte un silence religieux.

Me voilà dans la place !

Me voilà dans la place !

Mais, plus vite encore, me voilà sur le toit !

Car a surgi, revolver au poing, un homme sur lequel je n'étais pas en droit de compter, un homme qui faisait des réussites au lieu d'acclamer la venue du Sauveur !

Cet homme gueule comme un putois.

Je me trotte !

« Par ici ! par ici ! » crie l'homme.

Des sergots, des pompiers me pourchassent.

... La balade sur les toits n'est généralement pas d'un irrésistible attrait ; mais, par la neige, ce sport revêt je ne sais quelle mélancolie.

Tout à coup, des cris de triomphe : « Nous le tenons ! Nous le tenons ! Ah ! vieille fripouille, ton compte est bon ! »

Ce n'est pas moi qu'ils tiennent.

Alors qui ?

Je risque un œil derrière la cheminée où je me cramponne.

Les hommes de police étreignent les bras, la tête, le torse d’un pauvre vieux qui se débat.

Et une grande pitié me saisit.

Celui qu’ils ont pris pour moi, pour le cambrioleur, c’est le Bonhomme Noël, en train d’apporter dans les cheminées des cadeaux pour les gosses, de la part du Petit Jésus.

La fusible esthétique

Il y a des personnes sur terre auxquelles, point comme à d'autres, arrivent les plus saugrenues aventures.

Et le plus terrible, dans leur cas, c'est que, loin de songer à plaindre les pauvres gens, tout le monde s'accorde à rire de leurs mistoufles.

Nous ne voulons pas d'autre preuve de ce fait que l'extraordinaire communication qu'on vient de me remettre à l'instant, et que je m'empresse de transcrire ici :

« Cher monsieur et avisé maître,

« Permettez à l'un de vos plus vieux lecteurs (bien qu'homme jeune encore), de s'adresser à votre universelle compétence pour le tirer d'une situation dans laquelle le pénible le dispute cruellement à l'absurde.

« Sachant le prix de vos moindres minutes, j'aborde sans plus tarder les faits :

« Au mois de décembre dernier, me trouvant à Vienne (Autriche), je tombai amoureux d'une jeune fille point extrêmement jolie, mais dont les lignes corporelles, comme

dit Paul Adam, m'affriolèrent vite, tant leur pur dessin enfermait d'exquises rotondités.

« J'eus bientôt fait de l'épouser.

« Êtres, tous les deux, de culture et de rêve, nous voilà partis, afin d'y accomplir notre lune de miel, vers les fjords scandinaves et les forêts de Finlande.

« Six mois, monsieur, six mois qu'elle dura notre lune de miel !

« C'est assez vous dire le point auquel les rotondités de ma chère petite Viennoise avaient peu cessé de me plaire.

« Mais, ainsi que les meilleures plaisanteries, les lunes de miel doivent connaître des limites, et, hier, mon pauvre monsieur, hier, nous débarquions, ma femme et moi, à Paris.

« Malgré la chaleur qui torréfiait la capitale, nous passâmes toute notre journée en promenades, et, le soir, nous ne tremblâmes même pas devant une soirée au théâtre.

« Je ne tardai point à regretter cette folie, car, dès le premier entracte, je constatai que les traits de ma petite femme, incommodée sans doute par la chaleur, se tiraient, se tiraient si bien, ou plutôt si mal, qu'à la fin du spectacle la pauvre était absolument méconnaissable.

« Nous rentrâmes vite.

« Malgré sa résistance, je tins à déshabiller moi-même la chérie !

« Ah ! monsieur, si vous aviez vu !...

« Sa gorge, sa superbe gorge, réduite au néant !

« Ses seins, ses merveilleux seins, deux galettes !

« Ses bras, ses bras splendides, maintenant tringles !

« Un squelette, quoi !

« Poursuivant mon déshabillement, crût encore ma stupeur.

« Ses cuisses divines, ses impeccables mollets, ses chevilles de duchesse, ses pieds cendrillonnesques, en quel état, grand Dieu !

« Tout cela devenu comme la proie de l'éléphantiasis !

« Je croyais rêver !

« Toute couverte de honte, noyée de pleurs, mon désormais monstre d'épouse me donnait le mot de l'énigme.

« Vous souvenez-vous, cher monsieur et avisé maître, de la découverte faite récemment par un médecin de Vienne et que votre collaborateur Émile Gautier signala dans *Le Journal ?*

« Notre savant Autrichien avait trouvé le moyen de corriger certaines imperfections de la forme humaine en injectant tout bonnement entre cuir et chair plus ou moins

de vaseline, selon cavités à combler ou rotondités à conquérir.

« La vaseline pure étant corps neutre et imputrescible, son introduction dans l'organisme humain n'offre aucun danger pour la santé de la personne ainsi retapée dans son esthétique.

« Voilà, cher monsieur, ce que nous appellerons, si vous le voulez bien, un sport d'hiver.

« Mais, l'été, quel désastre !

« Et surtout, quel ridicule !

« J'implore, ô maître secourable, le secours de votre génie, etc., etc., etc., et vous prie, etc., etc...

« Celui qui... etc., etc...

« MACHIN-SCHWETT. »

Je ne vois guère qu'une ressource, mon cher monsieur : entreprendre la découverte du pôle Nord, et vous y fixer.

Là, vous n'aurez plus, d'un pouce artiste, qu'à remodeler votre femme selon votre goût.

C'est égal, si le médecin viennois, au lieu de vaseline, employait le ciment Portland, de telles mésaventures ne seraient pas à craindre.



Un curieux point de droit criminel

Le baron Baldaquin de Grandpieu, ou, pour lui donner l'intégralité de ses noms et prénoms :

Gustave-Henri-Julien Baldaquin de Grandpieu,

un des plus jolis alexandrins dont puisse s'honorer la poésie d'un grand pays comme le nôtre ; le baron, dis-je, Gustave-Henri-Julien Baldaquin de Grandpieu, hobereau d'ailleurs sans autre importance, fut, au cours de l'an passé, le héros d'une tragique aventure au fond de laquelle s'il ne laissa pas sa peau, c'est qu'il y a un Dieu pour les hobereaux.

Parvenu jusqu'à l'âge de quarante-cinq, quarante-six ans, sans avoir subi la moindre flèche du jeune et intelligent Cupidon, voilà-t-il pas notre imbécile subito passionné d'une, d'ailleurs, charmante jouvencelle bavaroise, institutrice-gouvernante en un castel proche du sien.

S'appeler Gustave-Henri-Julien Baldaquin de Grandpieu et devenir amoureux d'une Bavaroise (même pas au chocolat, car ce fut à un *five o'clock tea* qu'il la

connut), d'une manante étrangère, fille peut-être d'un de nos voleurs de pendules de 1871, voilà du bien fait pour (du haut du ciel, leur demeure dernière) peu satisfaire les mânes illustres et croisadières des vieux Baldaquin de Grandpieu ! Mais cela n'est rien encore.

Les choses devaient aller plus loin.

La jeune Bavaroise tenait haute au baron la dragée.

« Pour vous, soupira-t-il un jour, j'irai jusqu'au bout du monde. »

(Étrange moyen de démontrer sa flamme que d'entreprendre pareil et si oiseux touring !)

« Vous, répliqua-t-elle froidement, avec son accent d'outre-Rhin, vous ne seriez seulement pas fichu de quitter votre manoir vingt-quatre heures au but de venir m'apercevoir à Nice !

– Vous allez à Nice ?

– Nous y partons jeudi prochain, la comtesse, les enfants et moi.

– Moi, j'y partirai vendredi. »

Le château de Grandpieu se dresse, non loin de Dijon, sur la commune de Plombières (Côte-d'Or, par conséquent).

Le rapide qui part de Paris à 7 heures 20 du soir pour

arriver à Nice vers 10 heures 32 passe à Dijon à 11 heures 30 et n'y fait qu'un arrêt de cinq minutes (le fameux *arrêt à Dijon)*.

C'est ce train que le baron Gustave-Henri-Julien Baldaquin de Grandpieu résolut de prendre.

Personne d'aussi méthodique que ce baron !

Ne laissant rien au hasard, il prépare les choses de loin et ne se laisse écarter, sous aucun prétexte, du programme qu'il s'est tracé, fût-ce dans ses plus menus détails.

Permettez que j'insiste sur ce côté du caractère de notre héros, la chose ayant, vous le verrez par la suite, une importance capitale.

Donc, le baron Gustave-Henri-Julien Baldaquin de Grandpieu retint sa place dans le train en question, sa place rigoureusement numérotée.

Le lecteur pourra se rendre compte également par la suite que si Baldaquin était au plus haut point doué de l'esprit de méthode, qu'est-ce qu'il prenait pour ce qui est de placer sa confiance en certains serviteurs !

Il eût, notamment, donné le Bon Dieu sans confession à Valentin, son jardinier, lequel se trouvait fiancé, pour bientôt, à une des filles d'un pauvre cantonnier voisin.

Voisins ou non, les cantonniers sont bien connus pour maigrement doter leurs filles, antique tradition voyère sur laquelle la plume seule de Paul Leroy-Beaulieu

Pourrait jeter

Quelque clarté.

Au fond, cela embêtait beaucoup le jardinier d'épouser une donzelle dont il raffolait, mais tant, hélas ! indotée, sa vieille idée de derrière la tête étant de s'établir, dès marié, pour son compte, car je ne sais pas si vous avez jamais été chez les autres, mais, si bonne la place, c'est parfois bien dur.

Oh ! mon Dieu, pas la folie des richesses : avec trois ou quatre mille balles se suffisait Valentin...

Il faisait ce soir-là le plus beau temps du ciel avec, brochant sur le tout, une pleine lune comme on n'en voit pas vingt par an.

Tout guilleret à l'idée de contempler demain sa bien-aimée *Fraulein* :

« Ma foi, fit Baldaquin, j'ai envie d'aller à la gare à pied, j'aurai assez de toute la nuit pour dormir en chemin de fer... (*S'adressant au valet de chambre.*) Edmond, vous

irez avec Jean (le cocher) porter mes bagages, vous mettrez ma couverture et mon petit sac à cette place dont voici le ticket. D'ailleurs, je serai arrivé avant vous. »

À part lui :

Ça me fera du bien, se promit-il, de marcher un peu. »

Le jardinier Valentin assistait à la petite conversation.

Quand eurent disparu les deux larbins :

« Monsieur le Baron voudrait-il pas que je l'accompagne ?... Si monsieur le baron a de l'argent sur lui... À cause des galvaudeux qu'il y a dans le pays, en quantité. »

Le baron Gustave-Henri-Julien Baldaquin de Grandpieu sentit, à la seule idée qu'on crût qu'il pût avoir peur, bouillonner en lui tout l'héroïque vieux sang des Baldaquin.

« Pour qui me prends-tu, Valentin ?.. Et puis (*ce en quoi il se trompait si grossièrement*) on n'assassine pas un homme pour trois mille francs, le montant de la somme que j'ai sur moi.

– Bon, bon, je proposais ça à monsieur le baron, à cause du bois qu'il va sans doute traverser.

– Évidemment, le chemin par le bois me fait gagner un bon quart d'heure.

– Alors, je n'ai plus qu'à souhaiter un bon voyage à

monsieur le baron.

– Merci, mon bon Valentin, et bien le bonjour à ta charmante fiancée.

– Monsieur le baron est bien bon. »

Une demi-heure ne s'était point écoulée que, au sein du brave petit bois en question, M. le baron Gustave-Henri-Julien Baldaquin de Grandpieu tombait par terre, à la suite d'un fort couteau que son jardinier Valentin avait trouvé bon de lui ficher non sans vigueur au beau milieu du dos.

C'est l'heure ou jamais d'écrire *La suite au prochain numéro*.

Dans notre prochain numéro, le lecteur, en effet, pourra connaître les suites étranges de ce sombre drame que nous n'avons jamais eu la pensée de qualifier « bien parisien ».

Je conjure notamment messieurs les juristes de ne pas rater la suite de l'histoire, bien faite pour passionner les amateurs de *points de droit criminel*.

Le crime enfin récompensé[1]

(Pour les jeunes élèves qu'une indisposition éloigna de notre dernière causerie, résumons furtivement les faits qui s'y trouvaient énoncés :

Un certain baron Gustave-Henri-Julien Baldaquin de Grandpieu, hobereau rigoureusement méthodique, a retenu sa place dans le rapide qui passe de nuit en gare de Dijon, se rendant à Nice, car il faut vous dire que ledit hobereau habite un castel en ces parages sis. Le temps est fort beau. Baldaquin se rend à pied, par un petit bois qui le *raccourcit*, vers la gare. Porteur d'environ trois mille francs, il n'a pas caché ce fait à Valentin, son fidèle jardinier, en lequel, d'ailleurs, il a mis toute sa confiance, confiance assez mal placée comme vous pouvez en juger par ce fait que Valentin s'attribue ces trois mille francs non sans, préalablement, avoir criblé son bon maître d'un assez grand nombre de coups de couteau pour, s'imaginait-il, déterminer le trépas du baron. – Nous en étions là de notre récit.)

… Cependant le cocher Jean et le valet de chambre Edmond, après avoir fait, en gare de Dijon, enregistrer les bagages de leur maître le baron Gustave-Henri-Julien Baldaquin de Grandpieu, manifestèrent de l'étonnement d'abord, ensuite de l'inquiétude en voyant arriver le rapide sans que le patron se trouvât là, et partir de même.

Edmond s'était, néanmoins, empressé de reconnaître la place retenue et numérotée et d'y placer le sac et la couverture.

« M. le baron se sera sans doute attardé, fit Jean.

– S'attarder, le baron ! Hé ben mon vieux, tu ne le connais guère. Le baron est toujours à la minute.

– Alors, un accident ?

– Un malheur, plutôt. »

Au château, où la jument grise les ramena de son meilleur galop, pas de baron, pas de nouvelles du baron.

Le baron avait dit adieu à tout le monde, allumé sa pipe et filé d'un air joyeux.

Le dernier qui l'avait vu, c'était Valentin, à la grille du parc.

« Valentin ! Valentin ! Valentin ! »

Malgré tout ce tapage, Valentin ne paraît pas.

On monte dans sa chambre et que trouve-t-on ?

Ne frémissez pas encore !

On trouva Valentin dormant à poings fermés.

« Hé ben, mon cochon, t'en as un sommeil !

– Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

– Il y a que le baron n'était pas à la gare.

– Pas à la gare, le baron ? Où était-il donc ?

– On n'en sait rien.

– Allons donc ! »

(Avouez, divines lectrices, et vous, subtils lecteurs, que, si je n'avais pas été assez bête pour vous renseigner sur l'assassin du baron, vous ne vous douteriez jamais que c'est ce brave Valentin si profondément endormi du sommeil du juste.)

Une heure après, on retrouvait dans le petit bois le cadavre de M. le baron Gustave-Henri-Julien Baldaquin de Grandpieu.

Son cadavre ?

Non.

Contentons-nous de son corps provisoirement inanimé.

Le baron respirait encore. Faiblement, mais il respirait.

Il revint à lui juste pendant les quelques secondes

nécessaires pour prononcer ces paroles d'une importance, au point de vue judiciaire, qui n'échappera à personne.

« C'est Valentin qui m'a tué !

– Valentin ? fit le médecin qui lui prodiguait les soins les plus empressés. Quel Valentin ?

– Valentin, mon bon jardinier. »

Puis, M. le baron Gustave-Henri-Julien Baldaquin de Grandpieu retomba mort.

Ou, tout au moins, à ce qu'on crut.

Car cette mort apparente n'était qu'un coma dont le pauvre homme ne sortit que bien longtemps après.

Immédiatement arrêté, Valentin nia comme un joli diable, mais ces trois mille francs, mon pauvre Valentin, qu'on trouva au fond d'un vieux pot à fleurs, est-ce de tes économies ?.. Et cette montre-là, aux armes des Grandpieu ?... Et ces bijoux ?...

Ah ! c'est bien le cas de le dire qu'il en a une santé le baron Gustave-Henri-Julien Baldaquin de Grandpieu.

Vous me croirez si vous voulez, il en réchappa, de ses blessures, de ses terribles blessures. Après trois mois, il était debout et assez bien portant pour venir déposer à la cour d'assises de Dijon, où se jugeait l'affaire Valentin.

Vous continuerez à me croire si vous voulez, Valentin fut acquitté, haut la main.

Mieux, il rentra immédiatement au service du baron avec, même, une augmentation notable.

Miracle ! vous écriez-vous.

Non, effet fort simple d'une habile plaidoirie et d'une incoercible logique !

Cette plaidoirie, nous la donnerons dans notre prochain numéro, en nous excusant bien fort de n'avoir pu nous procurer à cette occasion, M. Georges Courteline, le sténographe judiciaire bien connu.

Une belle cause

Passons rapidement sur le spectacle que représentait la cour d'assises de Dijon le jour où fut jugée l'affaire Valentin, Valentin l'infidèle et meurtrier serviteur du baron Baldaquin de Grandpieu. Les organes régionaux et ceux même de Paris nous ont assez rasés avec ces mille futiles détails qui ne manquent jamais d'accompagner les causes aussi sensationnelles.

Nous connaissons l'affaire, l'interrogatoire ne nous présenterait rien de nouveau, non plus que les bafouillages des témoins. Seule nous importe la magistrale plaidoirie de maître Letocquard, morceau d'éloquence judiciaire dont, bien piteusement, nous nous excusons de ne donner qu'un pâle aperçu, rapport à la sténographie absente.

S'étant incliné devant le président, les gens de la cour et messieurs les jurés :

« Devant vous, messieurs, vous pouvez contempler deux hommes bien différents : une victime, un coupable.

« La victime – commençons par elle, puisque la société, par une sorte d'étrange survivance, continue à considérer les victimes comme plus intéressantes que les

coupables – la victime (*désignant le baron*), dis-je, la voilà.

« Elle porte un bien joli nom, la victime.

« Elle s'appelle, la victime, M. le baron Gustave-Henri-Julien Baldaquin de Grandpieu (*reprenant ce nom, le scandant, le rythmant ainsi qu'il convient aux alexandrins, triomphant*) :

Gustave-Henri-Julien Baldaquin de Grandpieu.

« Un joli nom doublé d'un beau vers de douze pieds.

« S'il ne s'agissait d'un personnage aussi génial que la victime, on pourrait même ajouter que son nom et lui ça fait treize pieds. (*Rires dans l'assistance.*)

« Donc la victime est baron et porte les plus jolis noms et prénoms que comportent les fastes de notre valeureuse et antique Bourgogne.

« Non contente d'être noble, la victime est riche : pas moins de cent mille livres de rentes sans compter les espérances !

« Les espérances !

« Les espérances, c'est, dans ce monde-là, l'ensemble des sommes qu'on espère, vous entendez bien, qu'on *espère* toucher au trépas de vos proches.

« Les espérances !

« Et ces personnages qui parlent ainsi joyeusement d'espérances, c'est les mêmes qui se plaignent que des

gens qui ne leur sont rien tentent de les assassiner pour une moitié de deux ou trois mille francs.

« Mais n'anticipons pas.

« Donc notre victime est noble et riche.

« Ce ne serait rien, tout cela, sans la santé !

« Or, monsieur le président, messieurs de la cour, messieurs les jurés, contemplez-moi ce rubicond faciès !

« Qui est-ce qui dirait jamais que cet homme-là, pardon, ce baron-là relève d'un accident, d'un accident si terrible que tout autre que lui y eût laissé sa peau ?

« La vérité, c'est que M. le baron :

Gustave-Henri-Julien Baldaquin de Grandpieu

se porte admirablement, ne s'est jamais mieux porté, qu'il se porte infiniment mieux qu'avant l'accident qui nous réunit tous ici, messieurs, aujourd'hui.

« Le sang qu'il a répandu l'a fortement décongestionné.

« Dans les quelques mois qu'il a passés au lit, ne voyez qu'une salutaire cure de repos en laquelle il a puisé toute une existence nouvelle.

« En un mot, comme disent les gens, c'est un nouveau bail que la victime a passé avec la vie.

« Pauvre victime !

« Mais ce n’est pas tout.

« Notre victime...

(*Ici quelques longueurs doublées de mauvais goût que nous croyons devoir supprimer*.)

« Et maintenant, monsieur le président, messieurs de la cour, messieurs les jurés, que nous avons suffisamment gémi sur la navrante situation de la victime, jetons un coup d’œil sur celle du coupable.

« Le coupable, vous l’avez sous les yeux.

« Alors que la victime, en liberté, peut se lever, sortir d’ici, ce qui, entre nous, constituerait une simple preuve de tact, rentrer chez elle ou ailleurs, le coupable, malgré le goût très vif qu’éprouvent les jardiniers, dont il est, pour le grand air, ne pourrait esquisser le plus pâle mouvement ambulatoire, prohibé qu’il en serait (*désignant les gendarmes*) par cette intelligente paire de pandores qui tient de toute sa sollicitude à l’accompagner sur ces bancs.

« Le coupable ne porte pas un de ces noms dont s’enorgueillissent les fastes de Bourgogne.

« Le coupable ne se dénomme pas :

« Gustave-Henri-Julien Baldaquin de Grandpieu ».

« Enfant trouvé le jour de la Saint-Valentin, le coupable se contente de s’appeler Valentin.

« Valentin, tout court, comme dit Victor Hugo, et je ne

pense pas que vous songiez à repousser du pied, dans cette affaire, la grande autorité de ce flambeau que fut Victor Hugo. (*Vive sensation dans l'auditoire.*)

« Pas noble, le coupable est-il riche davantage ?

« Vous savez bien que non.

« Sans patrimoine, le pauvre Valentin ne possède plus aujourd'hui le moindre maravédis, M. le baron :

Gustave-Henri-Julien Baldaquin de Grandpieu

ayant poussé la belle âme jusqu'à lui supprimer les trente-cinq francs mensuels de son traitement pendant les quelques mois de congé forcé dans la maison de détention de Dijon où, s'il se trouve, c'est grâce à qui, sinon à celui que les sensiblards appellent la victime ?

« Mais si ce n'était encore que cela !

« De n'être point né, de n'être point riche, d'être dans les fers même, à la rigueur on se console, surtout quand on possède une âme aussi bien trempée que celle de notre coupable. Mais la plaie dont ne se trouve aucun baume, c'est d'être séparé de celle que l'on aime, de celle qui vous aime.

« Ah ! monsieur le président, ah ! messieurs de la cour, ah ! messieurs les jurés, avez-vous jamais aimé, fûtes-vous jamais séparés, à la suite de je ne sais quel imbécile traumatisme survenu à autrui, fûtes-vous séparés de l'objet de votre flamme ?

« Si oui, vous devez ressentir en vos parois, tel un douloureux écho, la torture qui ronge le cœur de Valentin, avec moins d'acuité peut-être que le vautour de Prométhée n'en mettait à ronger le cœur de Sisyphe ! (*Long et profond frémissement dans toute l'assistance*.)

(*Ici quelques aperçus longuets et ne jetant sur l'affaire aucune lueur nouvelle. Passons*.)

« Avant d'entrer dans le vif de l'affaire, j'ai tenu, monsieur le président, messieurs de la cour, messieurs les jurés, à vous crayonner un cursif parallèle entre une victime et un coupable, entre (*désignant d'un doigt mépriseur le baron*) la victime :

Gustave-Henri-Julien Baldaquin de Grandpieu

« et un coupable (*désignant Valentin non sans exaltation*) : le coupable Valentin, Valentin tout court ! »

Une suspension d'audience nous force à remettre au prochain numéro la suite de cette remarquable plaidoirie.

Suite et fin d'une « belle cause[2] »

Maître Letocquard reprit ainsi la parole :

« Et maintenant, monsieur le président, messieurs de la cour, messieurs les jurés, que vous connaissez l'état moral et physique de la victime et du coupable, entrons dans le vif de la cause.

« Les événements, vous les connaissez, je me contenterai donc de les résumer hâtivement.

« Un beau jour, M. le baron (*sur un ton pompeux*)

Gustave-Henri-Julien Baldaquin de Grandpieu

forme le projet de se rendre à Nice où ne l'appelait aucune raison sérieuse d'affaires ou de santé.

« Il s'y rendait dans le but unique de retrouver une jeune fille qu'il espérait suborner.

« Cette jeune fille – une courte et discrète enquête nous le révéla – n'est autre que l'institutrice allemande et même bavaroise des enfants de la marquise de P... dont le

château n'est pas très loin de celui du baron (*de plus en plus pompeux*)

Gustave-Henri-Julien Baldaquin de Grandpieu.

« Méthodique ainsi qu'une table de Pythagore, le baron a retenu et fait numéroter sa place dans le train de nuit, qui passe en gare de Dijon à 11 h 30.

« L'idée lui vient de se rendre pédestrement à la gare dont la traversée par un petit bois le met à une demi-heure à peine.

« Son jardinier Valentin, ici présent, celui que vous appelez un peu à la légère le « coupable », propose de l'accompagner.

« Le baron refuse, alléguant qu'on ne tue pas un homme pour trois mille francs, les trois mille francs qu'il porte sur lui.

« Que se passe-t-il alors dans l'âme de Valentin ?

« À l'interrogatoire, par un sentiment de pudeur qui l'honore, Valentin n'a pas voulu nous éclairer sur ce point.

« Je vais donc parler pour lui.

« Valentin n'igorait rien de la détestable flamme que M. le Baron (*même jeu !*)

Gustave-Henri-Julien Baldaquin de Grandpieu,

nourrissait pour l'institutrice allemande, pour la Bavaroise, pour l'étrangère en un mot.

« Ces trois mille francs, à n'en pas douter, lui étaient destinés.

« Sans compter tous les autres mille francs à suivre.

« Valentin est Français, messieurs.

« Valentin a passé cinq ans à l'ombre de notre gracieux drapeau, messieurs.

« Valentin est patriote, messieurs.

« – Non, s'écrie Valentin, cet or gagné à la *sueur de bons Français ne passera pas à l'étranger*, ou pour mieux dire, messieurs, à l'étrangère qui s'en servirait dans un but sur lequel mon souci bien connu de la défense nationale me défend d'insister.

« Et Valentin fit simplement ce que tout bon Français eût fait à sa place.

« Devançant le baron par un chemin détourné, il l'attendit au coin d'un ombreux carrefour et le soulagea de ses odieux cent cinquante louis.

« Ce genre d'opération ne marche pas généralement sans quelque violent traumatisme.

« Le félon resta comme mort sur le carreau.

« *Comme* mort, heureusement pour lui, car après un traitement de quelques mois, vous avez pu en juger par vous-mêmes, complètement rétabli, il réjouit la vue de ses contemporains par son œil clair, son pas alerte et son teint

fleuri.

« La vérité, c'est qu'il se porte infiniment mieux qu'avant. (*Murmures approbatifs dans l'assistance.*)

« De ce chef, au lieu de venir charger ce pauvre Valentin, il aurait dû vouer la plus éternelle des reconnaissances.

« Mais, si le baron ne devait que la santé à Valentin, ce ne serait rien encore.

« Monsieur le président, messieurs de la cour, messieurs les jurés, le baron

Gustave-Henri-Julien Baldaquin de Grandpieu,

doit la vie à Valentin.

« Sans Valentin... (*Ironique :*) sans l'affreux coupable que vous avez devant les yeux, le baron s'embarquait dans son train, à la place qu'il avait soigneusement fait numéroter.

« Or, il n'y avait pas une demi-heure que le train en question avait quitté la gare de Dijon qu'il était horriblement tamponné – le souvenir n'en est-il pas encore présent à vos mémoires, de la terrible catastrophe de Folligny-sur-Saône ? – ce train, dis-je, était tamponné par un convoi de marchandises.

« Un wagon fut broyé et tous les voyageurs inclus réduits en bouillie.

« Or, ce wagon n'était autre que celui où la victime – la victime ! ah ! laissez-moi rire ! – avait fait si méticuleusement retenir et numéroter sa place.

« Concluez.

« Si, pas brusquement interrompu dans sa route par le prévoyant Valentin, le baron s'était embarqué dans son train...

« Où serait-il aujourd'hui ? (*désignant Valentin*.) Et c'est cet homme-là que vous venez de traiter d'assassin !

« Ah ! monsieur le président, ah ! messieurs de la cour, ah ! messieurs les jurés, ce n'est pas de la pitié que je viens vous demander, pas même de la justice, mais comme un énorme élan de reconnaissance pour l'accusé Valentin qu'une mystérieuse prescience poussa à retarder le fatal voyage de son maître et qui, tant allait loin son dévouement ! n'hésita pas à employer les plus rudes moyens pour arriver à son but.

« Et puis, je sais deux femmes qui pleurent en attendant votre verdict.

« Sa fiancée, la blonde et délicieuse fille d'un honnête cantonnier nouvellement récompensé d'une prime de dix francs que lui a décernée le Touring Club de France.

« La pauvre enfant pleure en pensant à son Valentin, à son Tintin chéri, comme elle dit, la candide !

« Une autre femme pleure aussi.

(*S'adressant solennellement à Valentin.*) « C'est le moment, Valentin, d'être un homme et d'entendre, d'un cœur ferme, une révélation sur laquelle vous ne comptiez sans doute plus jamais.

« Cette femme qui pleure... (*emporté par le pathétique de la situation, il tutoie Valentin*.) Cette autre femme, c'est ta mère !

« Car, enfant trouvé, Valentin n'en eut pas moins une mère, une digne et noble femme qu'un époux cruel maintient depuis trente-cinq ans dans une obscure tourelle d'un sombre château du Rouergue !

« Ah ! pauvre mère ! pauvre fiancée... »

Nous croyons devoir supprimer la fin de cette remarquable plaidoirie dont le ton étrangement douloureux contrasterait un peu vivement avec l'allure ordinaire de notre publication.

La cour d'assises de Dijon n'était plus qu'une mare, tant tout le monde pleurait abondamment.

Le président, les magistrats, les jurés, l'accusé, les assistants parmi lesquels MM. Richard, propriétaires des Biscuits Pernot, les gendarmes, tout le monde pleurait.

Mais où ce fut le plus beau, c'est quand M. le baron

Gustave-Henri-Julien Baldaquin de Grandpieu,

se leva précipitamment et vint serrer sur son cœur son excellent Valentin, son héroïque sauveteur.

Dès lors l'acquittement était couru.

Les culs-de-jatte militaires

Une des causes – et non la moindre – du succès des troupes japonaises sur les armées chinoises, est dans l'utilisation faite par les Japonais des culs-de-jatte, considérés, jusqu'à présent, comme inaptes aux combats.

En France, comme, d'ailleurs, dans tous les pays occidentaux, lorsqu'un cul-de-jatte se présente au conseil de révision, une vieille coutume veut qu'on ne lui mesure pas la largeur du thorax, qu'on ne le fasse même pas se redresser sous la toise. Le médecin, tout de suite, le déclare impropre au service militaire.

Cette façon d'agir fut consacrée, voilà deux ou trois ans, par une éloquente circulaire du général Poilloüe de Saint-Mars, commençant par ces mots :

« *Le pied est un organe des plus utiles au fonctionnement de tout bon fantassin.* »

Au Japon, il en est tout autrement.

Les culs-de-jatte sont, au contraire, extrêmement recherchés par l'administration militaire.

On les incorpore dans un régiment qui porte un nom japonais assez compliqué et dont je ne puis me souvenir. Cet oubli, que je compte bien réparer un de ces jours, est d'autant moins grave que je me rappelle la signification de ce nom japonais si compliqué. Il se traduit exactement ainsi : *régiment de culs-de-jatte*.

Dans l'organisation militaire du Japon, le cul-de-jatte est doublement utilisé, comme éclaireur et comme combattant.

Les services qu'un cul-de-jatte peut rendre comme éclaireur n'échapperont à personne. Sa petite taille lui permet de dissimuler sa présence à l'ennemi et de passer inaperçu dans des endroits où un brillant état-major à cheval, chamarré de dorures et de décorations, se ferait forcément remarquer de l'ennemi le moins perspicace.

Une disposition des plus ingénieuses ajoute encore à l'invisibilité de ces éclaireurs ; chaque cul-de-jatte est muni d'une série de légers costumes en *podh-ball*[3], affectant la forme de cache-poussière et teints en nuances différentes. Selon la couleur des milieux dans lesquels il évolue, l'éclaireur revêt un costume d'un ton analogue : gris sur les routes, vert dans la campagne, couleur caca dans les tableaux de Bonnat.

Le cul-de-jatte est installé, non point sur une selle de bois, comme en Europe, mais bien sur une sorte de tout petit véhicule automobile qui lui permet de garder la libre

disposition de ses bras et de ses mains.

Rien de plus confortable que cette minuscule voiture fort bien suspendue, ma foi, sur d'excellents ressorts (système A. Boudin), et dont les roues sont garnies de ces fameux pneus gordiens dont Alexandre le Grand n'eut raison qu'à coups de sabre.

La machine adoptée est le moteur à gaz, système Armand Sylvestre, si simple, et si pratique à la fois, puisque, en dehors de son rôle tracteur, il permet de remettre immédiatement le pneu en état au cas où un accident l'aurait dégonflé.

Avec ce moteur, pas de combustible à emporter, pas de piles électriques ! Rien que cet accumulateur naturel qu'on nomme le haricot.

Au point de vue du combat, le cul-de-jatte n'est pas un auxiliaire précieux.

Dans les feux de salve, placé immédiatement devant la ligne des troupes, il évite aux premiers rangs la peine de se mettre à genoux. (Cette économie de fatigue permit souvent à l'armée japonaise de doubler les étapes et de tomber sur le poil des Chinois au moment où les Fils du Ciel s'y attendaient le moins.)

En tirailleur, le cul-de-jatte devient un adversaire redoutable. Le moindre tronc d'arbre lui sert de rempart, la moindre taupinière de refuge.

De ces abris improvisés, il dirige sur l'ennemi un feu

désastrifère et catastrophore. Être frappé sans voir qui vous frappe ! Ô rage, ô désespoir !

Le bref espace dont je dispose me contraint malheureusement à écourter cette chronique militaire.

J'ai cru faire mon devoir en signalant à notre ministère de la Guerre une innovation qui, bien comprise, pourrait faire de la France une nation prospère à l'intérieur, respectée au-dehors.

Certes, je ne mets pas en doute le patriotisme du grand État-major ; mais osera-t-il secouer l'indolence légendaire des bureaux, et prendre sur lui d'accomplir quelque chose de véritablement neuf ? Je ne le crois pas.

Pauvre France !

Fin août

Un jour que, entièrement dégoûté de Paris... et voici pourquoi j'étais dégoûté de Paris : ma bonne amie, qu'ainsi je dénomme pour ce qu'elle me fut toujours clémence et caresse, m'avait quitté, à seule fin, comme disent les gens, d'aller épouser un autre homme à Saint-Philippe du Roule.

Je me voyais dénué de ressources jusqu'à l'absolue siccité. (On sait que depuis les meurtriers et coûteux combats soutenus par la France contre la confédération germanique, vers 1872 ou 1873, les pauvres gens sont écrasés d'impôts.)

Et puis, il faisait chaud (*Quantum mutatus !*)

Un jour donc que, entièrement dégoûté de Paris, je m'étais envolé, à tire-d'aile, vers le Havre-de-Grâce, il entra un drôle d'homme dans le café où je me trouvais attablé avec mon ami et cher maître André de Tourneville.

Certes oui, c'était un drôle d'homme.

Il avait un drôle de nez et des drôles de-z-yeux.

Il avait aussi une drôle de voix.

Et voici ce que disait sa voix :

« Habitants du Havre, Havrais ! »

Et sur quel drôle de ton, incisif et décidément, formel, proférait-il ces paroles et les suivantes :

« Vous êtes les compatriotes de Bernardin de Saint-Pierre, qui fut directeur du Jardin des plantes de Paris, Casimir Delavigne, dont j'aurai l'élémentaire propreté de ne toucher aucun mot, naquit en vos murs. Quelques autres également. Mais Dieu, être suprême à qui sa mansuétude fera pardonner bien des choses, Dieu voulut que les Havrais eussent un Havrais à citer, sans que le rouge écarlatât à leur front, et il permit à Claude Monet d'être inscrit sur l'état civil (naissances) de la ville du Havre.

« Malheureusement, habitants du Havre, Havrais, Monet vous est à tout jamais clos, et de Monet vous ne saurez toujours que cet extrait de la sagesse des *British Nations : Time is money ! Low middling ! Good average !* Indigo 7, fin courant 7,05 ! Wilcox un peu mou ! »

Le drôle d'homme épongea son front, demanda six cock-tails qu'il huma, non sans prestige, et reprit :

« D'ailleurs, je me demande pourquoi je vous tiens ces propos inacceptables. Voici ce que je veux vous dire et ce que je vous dirai... »

Et le ton du drôle d'homme devint, à ce moment, plus formel qu'avant :

« Et, vous savez, ce que je dis, je le ferais parfaitement. Écoutez donc : toutes les femmes, vous entendez bien ? toutes les femmes sont jolies jusqu'à l'éperdition et à tout jamais, vous entendez bien, à tout jamais inoubliables, *inoubliables*. S'il se trouvait, emmy vous les Havrais, quelque Havrais plus Havrais que les autres, qui se sentirait tendance à prétendre le contraire, ce Havrais deviendrait sur l'heure plus mort que tous les Havrais morts, et ce, après des supplices à faire frissonner la belle-mère de Torquemada. »

Il faut croire que nul des Havrais présents n'avait parachevé son testament, car la provocation du drôle d'homme resta sans écho.

Moi, je pensais :

« Puisqu'elle est avec un autre, puisque les impôts m'écrasent, puisque... puisque... Pourquoi ne saisirais-je pas aux cheveux l'occasion tentatrice de périr à l'instant ? »

Je me levai.

Mes yeux rencontrèrent les yeux du drôle d'homme.

« Monsieur, fis-je de ma plus quiète intonation, monsieur, vous me permettrez de ne pas être de votre avis. Non, toutes les femmes ne sont pas belles à trépasser, toutes les femmes ne sont pas inoubliables. J'en sais une qui est plus laide, à elle seule, que tous les poux, plus répugnante qu'un lépreux dont on arrache les croûtes,

plus... »

J'allais continuer dans la voie des hideuses dégoûtations, quand le drôle d'homme, furieux, écumant, effroyable, fit un pas vers moi et, dardant sur mon front un de ces revolvers à canon court dits « bull-dogs », rugit :

« Et cette femme, qui est-elle ?

– La vôtre, monseigneur. »

Le drôle d'homme sourit, enfourna son bull-dog dans la poche *ad hoc* et répliqua, sur le ton de l'enjouement :

« Ah ! ma femme, ça ne compte pas. Qu'est-ce que vous prenez ? »

Une sale blague

Quand nous revînmes de l'exercice, toute la caserne était en révolution.

Le lieutenant Piquet, de notre compagnie, avait tué, dans l'après-midi, son brosseur, un nommé Boucher.

Le cadavre de Boucher était encore dans le poste de police, où on l'avait transporté tout de suite.

Je courus l'y voir.

Il avait été tué d'un coup de fusil, et la balle avait frappé juste entre les deux yeux.

Le motif du meurtre, tout le monde crut le deviner, car une histoire courait à la caserne depuis six mois.

Boucher avait pour maîtresse une petite blanchisseuse dont la spécialité consistait à porter le linge à messieurs les officiers.

Le lieutenant Piquet faisait la cour à la jeune fille.

Un jour, elle consentit.

Boucher le sut et ne cacha pas sa colère au lieutenant, qui l'envoya promener.

Le brosseur fut grossier et, de ce fait, *ramassa* huit jours de salle de police, lesquels huit jours se changèrent de par le colonel, en huit jours de prison.

Boucher écumait de rage.

Pendant la durée de sa prison, il proféra les menaces les plus terribles.

Aussi notre stupéfaction fut-elle considérable quand nous apprîmes, quelques semaines plus tard, que Boucher avait repris son service près du lieutenant.

Tout le monde pensa :

« À la bonne heure !... Voilà deux gaillards qui n'ont pas de rancune. »

Et puis voilà que l'officier avait tué l'homme.

On reconstitua la scène.

Discussion à propos de la petite grossièreté de Boucher, voies de fait peut-être. Le lieutenant perd la tête et tire sur son brosseur.

Le coup de fusil avait été entendu par un capitaine, dans un appartement voisin.

Le capitaine accouru trouva Boucher tué raide, adossé dans l'encoignure de la chambre, et le lieutenant hagard, tenant encore à la main l'arme fumante.

Qu'était devenu ensuite le meurtrier ? Personne n'en savait rien.

Profitant de la bagarre, il s'était enfui.

On ouvrit une enquête, on enterra Boucher, on condamna l'officier à mort, par contumace, et l'on parla d'autre chose.

Quelques années plus tard, flânant à Londres dans New-Bond Street, je rencontrai un homme que je reconnus tout de suite pour le lieutenant Piquet, bien qu'il fût terriblement vieilli. Son costume, très propre, n'indiquait pas l'aisance.

Lui aussi m'avait reconnu.

Sans hésiter, je m'avançai et lui tendis la main.

La conversation fut embarrassée.

Je développai des trésors d'habileté pour éviter la moindre allusion à son affaire.

Mais lui, brusquement, me demanda :

« Dites-moi, qu'a-t-on pensé de mon histoire au régiment ?

– Ma foi, mon lieutenant, tout le monde vous a plaint, car on vous aimait beaucoup.

– À quoi a-t-on attribué la mort de Boucher ?

– Dame ! il me semble qu'il n'y a pas deux suppositions possibles.

– Eh bien, on s'est trompé. Boucher s'est tué pour se

venger de moi. Il s’est tué *par ma main.* »

Je regardai attentivement mon lieutenant, le croyant devenu un peu fou.

« Oui, reprit-il, Boucher s’est tué *par ma main.* Je n’ai jamais raconté cette histoire à personne, parce que personne ne m’aurait cru. Je n’ai même pas songé à me disculper par correspondance.

« À quoi bon ?.., Ça n’est pas vraisemblable...

« ... Boucher, vous le savez, avait été furieux, d’abord à cause de la femme, et ensuite à cause des huit jours de prison. Un jour, traversant la cour de la caserne, je croisai le peloton de punition. Boucher me regarda avec une expression effroyable de méchanceté, et je l’entendis qui murmurait : « C’est ce cochon-là qui m’a foutu là, mais il peut « être tranquille, je lui ferai *une sale blague. »* Pour ne pas aggraver la situation, je passai sans rien dire. Il avait prononcé ces mots : *une sale blague,* sur un ton qui me fit peur. Oui, vraiment, j’eus peur. Quelques jours après, sa prison terminée, Boucher vint me trouver. Il était doux comme un agneau et me fit des excuses complètes. Bref, je le repris comme brosseur. Le jour, le jour maudit de sa mort, à propos de je ne sais plus quelle conversation, il me dit :

« – Vous qui êtes officier de tir, mon lieutenant, avez-vous remarqué quelque chose de très curieux quand on vise un homme entre les deux yeux ?

« – Non, fis-je, que remarque-t-on ?

« – Voyez vous-même. »

« Et il me tendit un fusil Gras que j'avais chez moi et qu'il arma préalablement. Sans méfiance, j'épaulai, je visai et j'appuyai sur la gâchette. »

À cet endroit du récit, le lieutenant Piquet, très pâle, essuya son front qui ruisselait. Puis il reprit :

« C'est alors que je compris sa menace : « *Je lui ferai une sale blague.* » Oui, en effet, c'était une sale blague, car le fusil était chargé, et pour se venger de moi Boucher faisait de moi un assassin. Il avait reçu la balle, comme vous savez, entre les yeux. Bien adossé au mur, il n'était pas tombé, et sa physionomie avait repris son expression de méchanceté, qui m'avait si fort ému le jour où je l'avais rencontré au *peloton.* Deux petits flots de sang coulaient de chaque côté du nez. C'était épouvantable... Je compris immédiatement que toute excuse serait inutile. On ne m'aurait pas cru. Alors j'ai pris la fuite. Ce que j'ai été malheureux depuis ! Dans huit jours je pars en Égypte, comme correspondant du *Daily News.* Peut-être ça me distraira. »

L'année dernière, rencontrant mon ami Jehan Soudan qui *en* revenait, je lui demandai :

« Tu n'as pas vu là-bas Piquet, un ancien officier français ?

– Le pauvre garçon, il y est resté ! C’était une manie chez lui de se porter toujours au plus avant. Un jour, dans je ne sais quelle affaire, il a été tué raide d’une balle entre les deux yeux. »

Le mariage à bail

Aux frères Margueritte.

Aimable lecteur et vous aussi, futée lectrice, je suis sûr que vous êtes comme les autres : jamais vous ne prenez connaissance de ces admirables morceaux de philosophie, d'imagination et de littérature que sont les pétitions de certains citoyens français à leur Parlement.

C'est le très grand tort que vous avez, chers amis, car pas une lecture ne saurait être tantôt plus instructive, tantôt plus réjouissante.

Un hasard que je bénis, hasard doublé d'ailleurs de la plus coupable indiscrétion, me fournit un échantillon de cette charmante hannetonnerie, et voici le système qu'un M. X..., ancien avoué à Pont-à-Mousson, conjure notre Corps législatif d'adopter, afin, dit-il, d'en finir avec les inconvénients du mariage, tel qu'on le pratique aujourd'hui, survivance d'un passé démodé, mal approprié aux mœurs d'aujourd'hui et cause, hélas ! de tant de malheurs de toutes sortes. Je cite la partie essentielle de la pétition.

MAIRE DU

.....« ARRONDISSEMENT, DÉPARTEMENT DE...

« Mariage à bail »

du (date)

Clauses et conditions du contrat

« Par-devant le conseil de famille constitué par MM... Mmes..., au domicile de (au choix des susdits),

« A été fait et arrêté ce qui suit :

« Les membres réunis en audience privée et légale donnent à titre de *Bail conjugal,* pour trois, six, neuf, douze années consécutives et entières, à partir du... courant jusqu'au..., l'autorisation à M. X... et à Mlle X... d'entrer en relations conjugales ; – mais à la charge par la partie qui voudrait faire cesser le présent bail à l'expiration du terme convenu de prévenir l'autre partie ainsi que les membres constituant le conseil de famille.

« Le présent bail est fait sous les conditions ordinaires, et, rigoureusement, sous celles suivantes que M. X... et Mlle X... s'obligent d'exécuter et accomplir, à savoir :

« 1) De tenir la partie conjointe constamment entretenue, en quantité et valeur suffisantes pour pouvoir répondre en tout temps de la charge morale qui incombe à l'une et l'autre partie ;

« 2) D'entretenir ladite partie conjointe en bon état de réparation « locative » – ceci afin d'éviter toute tare venant entacher l'honneur de la famille et altérer la santé des conjoints ;

« 3) De satisfaire à toutes les responsabilités de la vie matrimoniale ordinaire et normale, afin qu'aucun recours ne puisse être exercé dans le courant d'un terme contre un des membres quelconques du conseil de famille ;

« 4) De ne pouvoir céder son *droit au présent bail,* pendant un terme en *cours,* à aucun successeur (même intérimaire). Toute contravention audit article serait sévèrement infligée ;

« 5) Le présent bail est consenti et accepté respectivement entre les parties conjointes, moyennant la parole d'honneur donnée par les conjoints d'accepter toutes les conditions et clauses ci-dessus énumérées dans ledit bail ;

« Avec convention que ;

« 6) La parole d'honneur devra être renouvelée ou retirée, au choix respectif des époux, en audience solennelle et privée du conseil de famille, à chaque échéance de terme, sous nouveaux frais et engagements ;

« 7) Et qu'à défaut de ce renouvellement ou de cette résiliation volontaires, le présent bail sera résilié de plein droit par le conseil de famille ;

« 8) En *aucun cas,* l'un des conjoints ne devra invoquer un prétexte quelconque en vue de l'obtention de la résiliation, avant l'échéance fixée au début du terme ;

« 9) En aucun cas, enfin, les enfants, jusqu'à leur majorité, ne devront être abandonnés en cas de séparation, par les parents qui s'engagent à se les partager, s'ils sont au nombre pair. S'ils sont au nombre impair, l'unique troisième, cinquième, etc., enfant pourra être imposé à celui des conjoints aux torts duquel la résiliation aura été imposée par le conseil de famille. »

... Suivent quelques autres clauses toujours conçues dans le même esprit, mais que je passe sous silence, de crainte de fastidier le lecteur.

Quel sera le sort d'un si beau projet, c'est à MM. les députés de décider.

À leur place je l'adopterais, tant il me semble représenter le juste milieu entre l'inacceptable mariage d'aujourd'hui et l'union libre dont la pratique, officiellement admise, nous ravalerait, en quelque sorte, au rang de la brute, ce qui serait bien regrettable.

Les beaux-arts devant M. Francisque Sarcey

Je venais de sortir de mon domicile et je flânais, le bas de mon pantalon relevé et l'esprit ailleurs.

À la hauteur de la rue Fromentin, je fis rencontre d'un homme qui, très poliment, à mon aspect, leva son chapeau.

Cet homme, disons-le tout de suite pour ne pas éterniser un récit dénué d'intérêt, n'était autre qu'un nommé Benoît, le propre valet de chambre de M. Francisque Sarcey, l'esthète bien connu.

Avez-vous remarqué, astucieux lecteurs, et vous, lectrices qui la connaissez dans les coins, comme les méchantes idées vous arrivent avec la rapidité de l'éclair lancé d'une main sûre, alors que les bonnes semblent chevaucher des tortues, pour ne point dire des écrevisses ?

L'idée que me suggéra la rencontre de Benoît m'advint aussi vite que le coup de foudre professionnelle mieux entraîné.

Le miel aux lèvres, je serrai la main du valet et m'informai de la santé de *tout le monde.*

« Et où allez-vous comme ça ? continuai-je.

– Je vais au *Petit Journal,* porter l'article de monsieur.

– Tiens ! Comme ça se trouve ! Moi aussi je vais au *Petit Journal.* Remettez-moi la chronique de M. Sarcey. Cela vous évitera une course. »

L'homme obtempéra.

Et cette chronique du cénobite de la rue de Douai, croyez-vous bonnement que je l'ai portée à la maison Marinoni ? Oh ! que non pas !

J'ai voulu vous faire une bonne surprise, ô clientèle de mon journal, et, au risque d'être traîné devant la justice de mon pays, je livre à vos méditations la littérature prestigieuse de notre oncle à tous :

La sculpture

« On ne le dirait pas à me voir, cependant j'adore les Arts. Car j'estime qu'il en faut dans une société bien organisée ; pas trop, bien entendu, mais il en faut.

« Chez moi, j'ai quelques tableaux, quelques dessins, mon buste, des statuettes. C'est gentil, ça meuble.

« Cette année, comme de juste, je n'ai pas manqué d'aller visiter le Salon du Champ-de-Mars et celui des Champs-Élysées.

« Eh bien, je ne regrette pas mon voyage ; j'ai appris bien des choses que j'ignorais et qui me serviront de sujets de chroniques.

« Car ce n'est pas le tout d'avoir des chroniques à faire, il faut encore trouver des sujets sur quoi les écrire. Le public ne se rend pas compte de ce que c'est dur, de livrer, comme moi, trente-quatre chroniques par semaine. Essayez, un jour, pour voir ; vous m'en direz des nouvelles.

« Pour en revenir aux beaux-arts, je vous dirai que la sculpture est ce qui m'émerveille le moins.

« Comme me le disait très justement un jeune peintre : « La sculpture, c'est bien plus facile que la peinture, parce que les sculpteurs n'ont à se préoccuper ni de la couleur, ni de la perspective, ni des ombres. »

« On ne se doute pas comme c'est facile, la sculpture. Vous-même, moi-même, nous en ferions demain, si nous voulions.

« Il faut seulement de la patience. Savez-vous comment procèdent les sculpteurs pour faire une statue ? Non, n'est-ce pas ? Vous êtes comme j'étais hier ; mais on m'a expliqué et je vais vous indiquer le procédé.

« Supposons qu'il s'agisse d'une femme nue à reproduire.

« Le sculpteur fait venir chez lui une femme, un *modèle,* comme ils disent, dont les traits et la forme du corps répondent au sujet qu'il s'est proposé.

« La femme se déshabille complètement et se met dans la posture indiquée par l'artiste. C'est ce qu'on appelle la *pose.*

« De son côté, le sculpteur, sans s'occuper de toutes les bêtises que vous pourriez supposer avec une femme nue, se met à l'ouvrage.

« Il y a, près de lui, un énorme bloc de terre glaise, et il tâche de donner à ce bloc la forme exacte de la femme qu'il a sous les yeux.

« Il en enlève par-ci, il en rajoute par-là. Bref, il tripatouille sa terre glaise, jusqu'à résultat satisfaisant.

« Quand il a peur de se tromper, de faire une cuisse trop grosse, par exemple, ou un mollet trop maigre, il s'approche du modèle et mesure la partie en question avec un mètre flexible en étoffe, semblable à ceux dont se servent les tailleurs, et divisé en centimètres et en millimètres. S'il a fait la cuisse trop grosse, il enlève de la terre. S'il a fait le mollet trop maigre, il en rajoute, et voilà !

« Comme vous voyez, ce n'est pas un métier bien difficile.

« Si je n'avais pas tant à faire, je me mettrais à la sculpture. Je me sens une vocation toute spéciale pour la

reproduction des nymphes couchées.

« Malheureusement, je suis myope comme un wagon de bestiaux ; quand je veux voir quelque chose, je suis forcé de mettre le nez dessus. Et, dame, quand on a le nez dessus, et qu'il s'agit d'une nymphe, la sculpture n'avance pas beaucoup, pendant ce temps-là !

« Quand la statue en terre glaise est finie, elle sert à fabriquer des moules, dans lesquels on verse du plâtre délayé avec de l'eau. En séchant, le plâtre durcit et, une fois dégagé du moule, il ressemble complètement à la statue de terre glaise. C'est extrêmement curieux !

« Quelques sculpteurs m'ont affirmé qu'on fait cuire la terre glaise. Provisoirement, je me méfie de ce renseignement, car il y a beaucoup de farceurs dans ces gens-là.

« L'un d'eux m'a même chanté, pour prouver son dire, une fantaisie de feu Charles Cros, dans laquelle se trouve ce couplet :

Proclamons les princip's de l'Art !

Que personn' ne bouge !

La terr' glais' c'est comm' le homard,

Quand c'est cuit, c'est rouge.

« En dehors de la terre glaise et du plâtre, les matières les plus employées par les sculpteurs sont le marbre et le bronze.

« Le bronze est plus foncé, c'est vrai, mais il est plus solide. Pour les déménagements, c'est une chose à considérer.

« La place me manque pour parler, comme il conviendrait, de la peinture et des autres arts représentés dans les différents Salons.

« Ce sera, si vous voulez bien, le sujet de ma prochaine causerie.

« FRANCISQUE SARCEY. »

Mes lecteurs me sauront gré, je l'espère, de leur avoir fourni une lecture aussi substantielle et aussi délicate en même temps.

Quelle leçon pour les Geffroy, les Mirbeau, les Arsène Alexandre et d'autres dont ma plume se cabre à écrire les noms !

Je vous avouerai que je n'étais pas sans quelque inquiétude au sujet du procédé plus que douteux dont je m'étais servi pour extorquer à M. Sarcey sa chronique sur la sculpture.

Je me trompais : notre oncle à tous fut le premier à rire de mon indélicatesse. Quand il était jeune, dit-il, il en faisait bien d'autres !

Le robuste vieillard ajouta :

« Avec tout ça, vos lecteurs ont eu mon opinion sur la *sculpture,* mais ils ignorent ce que je pense de la *peinture.* Croyez-vous que cela leur ferait plaisir d'être fixés sur ce point ?

– Pouvez-vous, maître, me poser une telle question ? »

Le cénobite de la rue de Douai sourit, visiblement flatté. Il essuya ses lunettes d'un petit air malicieux et me remit les feuillets suivants :

La peinture

« Mon dernier article sur la sculpture m'a valu un nombre considérable de lettres, quelques-unes pour me traiter de vieux fourneau, mais la plupart pour me féliciter et me remercier des renseignements que je donne sur cet art si vraiment français.

« Beaucoup de mes lecteurs ignoraient le premier mot de la sculpture, et l'auraient peut-être ignoré jusqu'à leur trépas, si je n'étais pas venu leur révéler ces secrets si intéressants.

« Ah ! c'est une de nos joies, à nous autres, chroniqueurs en vogue, de jeter la lumière dans les masses, comme le semeur jette le grain !

« Pour ma part, c'est effrayant ce que j'ai appris de choses aux gens, ce que j'ai ouvert d'horizons aux âmes bornées, ce que j'ai fait faire de progrès à la bourgeoisie française.

« Car, et je m'en fais gloire, c'est dans la bourgeoisie, de préférence dans la bourgeoisie aisée, que je recrute ma clientèle.

« Bien entendu, j'ai des lecteurs dans d'autres milieux : dans le professorat, dans la gendarmerie, par exemple, mais la plus grande partie appartient à la bourgeoisie aisée.

« Qu'est-ce que je disais, donc ? Ah ! oui, je disais que mon article sur la sculpture m'avait valu une avalanche de lettres : beaucoup me demandent de faire pour la peinture ce que j'ai fait pour la sculpture.

« Je me rends aux sollicitations de mes aimables correspondants, d'autant plus volontiers que telle était mon intention première.

« Je vous expliquais, dans ma dernière chronique, que la sculpture est un art facile et à la portée du premier imbécile venu : vous-même, moi-même.

« La peinture, c'est une autre paire de manches !

« Songez donc : il faut que l'artiste vous donne, avec cette chose plate qu'est un tableau, l'illusion d'objets plus ou moins près, plus ou moins loin.

« L'illusion du lointain se donne grâce à la *perspective.*

« Vous n'êtes pas sans avoir remarqué qu'un objet paraît plus petit, s'il est loin, que s'il est près ; et plus il est loin, plus il est petit. Cette illusion d'optique est due à ce qu'on appelle la *perspective.*

« Quand vous vous placez à l'entrée d'une rue droite et longue, pour peu que vous soyez observateur, vous remarquez que les lignes, parallèles dans la réalité, semblent se rejoindre au bout de la rue. Eh bien, c'est encore de la *perspective.*

« L a *perspective* est une science très délicate qu'il n'est pas permis à un peintre d'ignorer, alors que le sculpteur n'a même pas à s'en préoccuper.

« Quand un peintre a un tableau à faire, paysage, portrait, scène historique ou mythologique, etc., etc., il commence par se procurer une toile *ad hoc,* c'est-à-dire une toile tendue très fortement sur un châssis en bois.

« Avant de placer les couleurs sur la toile, il détermine la place qu'elles devront occuper, grâce à des contours qu'il marque avec du *fusain* (lequel n'est autre qu'un petit morceau de bois carbonisé).

« C'est cette opération qu'on appelle le *dessin.*

« Quand le sujet est dessiné, il ne reste plus qu'à le peindre.

« Le peintre prend alors sa palette et ses pinceaux. Ces messieurs ne disent pas des *pinceaux,* ils disent des *brosses :* je n'ai jamais su pourquoi. Fantaisie d'artiste, sans doute.

« La palette est une planchette de bois arrondie et munie, à son extrémité, d'un trou pour passer le pouce. On y place, les unes à côté des autres, les différentes couleurs : bleu, jaune, brun, etc., etc.

« Il ne faut pas croire que toutes les nuances soient représentées sur cette palette. Ce serait impossible ; car s'il n'y a que sept couleurs, il existe des milliers de nuances intermédiaires.

« Ces nuances, l'artiste les obtient par un mélange habile d'une couleur avec une autre, et là n'est pas son moindre mérite.

« Une supposition, par exemple, qu'un peintre veuille représenter un paysage à la fin de l'été, au moment où les feuilles commencent à jaunir.

« Il n'emploiera pas, bien entendu, le vert qui lui aurait servi au fort de la saison. Il y ajoutera du jaune, la quantité raisonnable, ni trop ni trop peu.

« Le métier de peintre exige beaucoup d'études préalables et, surtout, énormément de patience.

« Comme rapport, il a beaucoup perdu et ne vaut pas ce qu'il valait il y a dix ou quinze ans. La concurrence sans doute, ou un revirement dans le goût du public.

« Les deux grandes expositions de peinture sont le Salon des Champs-Élysées et celui du Champ-de-Mars.

« Celui des Champs-Élysées est très supérieur à l'autre, et, pour s'en convaincre, il n'y a qu'à consulter le chiffre des recettes.

« Car, quoi qu'en dise l'ami Bauër, en matière de Beaux-arts, comme pour le théâtre, la recette, voilà le *criterium.*

« Vous ne me ferez jamais croire qu'une pièce qui fait trois ou quatre mille francs ne soit vingt fois supérieure à celle qui fait cinq ou six cents francs.

« Ça tombe sous le bon sens.

« FRANCISQUE SARCEY. »

Au nom de tous mes lecteurs, merci, robuste vieillard de la rue de Douai ; et puis, pas adieu, au revoir !

Idylle

Quelle démarche allais-je faire cet après-dîner-là ?

Peu m'en souvient.

Tenez pour certain qu'elle était de la dernière importance.

C'était un grand personnage, un bien grand personnage que je devais voir. Mon avenir en dépendait.

Je la vis qui passait, traversant l'avenue. J'oubliai le personnage, le bien grand personnage et mon avenir fut brisé.

Pardon, mon pauvre avenir ! Mais tu fus si souvent brisé que de toutes ces ruptures a dû résulter pour toi la souplesse infrangible et résignée.

Pauvre avenir, va toujours, tu n'as pas fini d'être brisé !

Elle passait, traversant l'avenue.

L'aventure ensoleillée par un essai timide de printemps de mars, un petit printemps gentil qui vous sourit, disparaît, revient avec des airs de dire : Bonjour, c'est moi... À tout à l'heure, je reviens.

Un petit printemps qui vous fait paraître plus moroses les derniers jours gris et plus désolantes les giboulées.

Donc elle passa, traversant l'avenue, une lettre à la main, une lettre qu'elle portait à la poste.

Postes et Télégraphes !

J'ai vu bien des femmes de chambre.

J'en ai aimé davantage.

Mais jamais je n'en rencontrerai une plus accorte.

Oh ! sa tête de bébé ingénu, frisons qui s'envolent, dégageant de leur or clair le jeune ivoire du front.

Oh ! sa poitrine, sa poitrine triomphale, trop forte pour une jeune femme de chambre.

Non ! pas trop forte ! Jamais trop forte !

Ah ! le grand personnage, le bien grand personnage que j'allais voir ! Ah ! mon avenir !

À nous la petite femme de chambre, qui traverse l'avenue, dans le clair du soleil, avec une lettre à la main !

À nous, à nous !

Donc, je la suivis.

Crânement, elle jeta sa lettre dans le trou béant des « Départements », se pencha pour s'assurer que la missive partirait bien « ce soir » et s'en retourna.

La maison où elle entra était une belle maison neuve et

riche.

Je montai, toujours derrière ma camériste, trois étages.

Une plaque de cuivre : Docteur Saint-Tancrède.

Consultations de midi à 3 heures.

C'était là.

Et je fus tout triste quand la porte se fut refermée sur la jolie petite femme de chambre.

Bah ! me disais-je, je n'y penserai plus dans cinq minutes.

Je vous en fiche ! le lendemain, je n'avais qu'elle en tête, et, à tout hasard, je me présentai à midi à la consultation du docteur Saint-Tancrède.

Un grand diable de larbin m'ouvrit et m'introduisit dans un salon d'attente.

Mon idole ne paraissait pas.

Comme pour tuer le temps, je liai conversation avec le larbin.

– Est-ce que Mme Saint-Tancrède a toujours sa grande femme de chambre rousse ?

– Non, monsieur, celle qu'elle a maintenant c'est une petite boulotte blonde, une nommée Caroline.

Caroline, elle s'appelait Caroline ! C'était toujours ça.

Mon tour arriva.

Je comparus devant le docteur Saint-Tancrède, qui m'ausculta de fond en comble.

– Pas grand-chose jusqu'à présent, mais pas se négliger, pas se négliger.

Merci, bon docteur ; combien ? un louis.

Caroline, je ne te le reproche pas, mais tu commences par me coûter cher.

Tel un loup autour d'une bergerie, je rôdai dans le quartier.

Enfin, sur le coup de deux heures, elle sortit.

Sa toilette, modeste, mais de bon goût, indiquait une course probablement assez longuette.

Je la dépassai, revins sur mes pas, et de mon ton le plus naturel :

– Tiens ! Caroline, comment ça va ? Et Mme Saint-Tancrède, comment va-t-elle ? Et vous, où allez-vous comme ça ?

Le visage de Caroline refléta la stupéfaction.

– Mais ça va bien, merci, Monsieur, Madame aussi. Moi, je vais porter les notes de M. le docteur.

Et elle me considérait anxieusement, cherchant au fond de sa jolie petite caboche où elle avait bien pu me connaître.

Mais je ne lui donnai pas le temps de la réflexion.

– Ah ! vous allez porter des notes. Eh bien ! je vais avec vous. Je vous paye une voiture. C'est gentil ça, hein ?... Hé, cocher !

Et, avant qu'elle eût pu s'y reconnaître, elle se trouvait installée à mes côtés dans un sapin* de la Compagnie. Et fouette, cocher !

Deux heures après, pas plus tard, ça y était.

J'avais mon petit rendez-vous pour le soir même, à minuit.

Seulement, il fallait bien faire attention, parce que les chambres de bonne, dans cette maison-là, c'était très compliqué.

Minuit fut long à venir, mais il arriva.

Je grimpai les six étages plongés à cette heure dans l'ombre et le mystère.

Voici les mansardes.

Zut ! je n'ai pas d'allumettes.

Oh ! ce couloir !

Une lumière filtre à travers une porte. Ce doit être là.

Je frappe imperceptiblement : toc, toc, toc !

Je tâte... la clef est sur la serrure.

On ne répond pas. La pudeur, sans doute.

J’entre tout de même.

Je ne me suis pas trompé, c’est la pudeur, car la coquine a relevé son drap sur sa figure pour cacher le rouge de la honte.

– Bonjour, Caroline.

Pas de réponse.

Ce qu’il y a de mieux à faire, dans ces occasions, c’est de les brusquer.

Je me déshabille en un tour de main.

J’introduis une jambe dans le lit et je la retire avec une indicible horreur !

Mon pied s’est heurté à une chair glacée.

J’arrache le drap...

Brrr... Une vieille morte.

Je me rhabille et je m’enfuis.

Et voilà comment j’ai failli devenir le Vampire des Champs-Élysées.

L’inhospitalité punie

À la fin, l’orage éclata.

Un coup de tonnerre déchira le ciel, effroyable.

Ce fut comme si tout un conclave d’artilleurs en délire s’amusait à déchirer, frénétique, une énorme pièce d’extra-solide toile de Flandre.

Se mirent à pleuvoir des œufs de pigeon aussi gros que des grêlons, ou, pour parler plus exactement, des grêlons aussi gros que des œufs de pigeon.

Ce fut par toute la nature, chez les gens et chez les bêtes, un général affolement.

En moins de temps qu’il ne faut pour le dire, les êtres animés qui composaient le village avaient trouvé leur abri.

Seuls, deux pauvres gens continuaient à marcher dans la plaine.

Un vieil homme et un homme jeune.

Le vieux, un grand à barbe blanche, noble allure, et, en dépit de ses hardes, un peu rococo, très chic, vraiment très chic.

Le jeune, une trentaine d'années, barbe et cheveux assez longs, roux, extrême distinction, avec, sur sa face, une indéfinissable expression d'exquise tendresse. Accoutrement pas très moderne, mais beaucoup de charme.

L'homme jeune tenait à la main une cage en osier où gémissait, lamentable, une tourterelle.

Voici que la grêle redoubla de rage et contrainte fut à nos voyageurs de se reposer sous un orme du chemin.

Faible abri aux feuilles en allées, aux branches hachées. Enfin, c'était toujours ça, n'est-ce pas ?

Une carriole vint à passer au galop.

« Pardon, monsieur, fit poliment le plus vieux de nos deux voyageurs, s'adressant à l'homme de la voiture, pourriez-vous nous indiquer, non loin d'ici, la demeure d'une personne de grande piété ? »

Sans paraître aucunement interloqué de cette demande insolite :

« Tout près de là, répondit l'homme, dans cette petite maison rouge, habite la plus grande dévote de toute la paroisse.

– Merci, monsieur !... Allons-y chercher un refuge, mon enfant, car je vois s'écorcher ton visage et tes mains.

– Oh ! mon père, j'en ai vu bien d'autres ! » répondit le jeune homme avec un sourire d'une mélancolie poignante.

Hâtant le pas, nos deux personnages se dirigèrent, avec leur tourterelle, vers la maison de la dévote.

« Pardon, madame, fit poliment le plus vieux, vous siérait-il d'offrir un refuge à deux pauvres voyageurs surpris par l'orage. »

Les traits de la bonne femme se contractèrent, et l'expression du mauvais accueil grimaça sa haineuse physionomie.

« Fichez-moi le camp, fainéants ! Je ne veux pas de vagabonds ici ! »

La tourterelle se mit à roucouler douloureusement, et les deux pauvres gens semblèrent plus peinés qu'irrités de cette peu écossaise hospitalité.

« Pourtant, insista le jeune, l'Évangile vous dit...

– L'Évangile ne nous dit pas de recevoir tous les galvaudeux qui passent dans le pays... Et puis, en voilà assez ! Fichez-moi le camp ! Oust ! »

Cette fois, le vieux perdit patience, et, levant le doigt au firmament :

« Ah ! c'est comme ça que vous le prenez ! » s'écria-t-il.

Comme par miracle, la grêle cessa de tomber, le ciel redevint d'un bleu subit, une petite buée monta du sol et doucement, légèrement, se concréta en nuage autour des deux voyageurs.

Ces derniers, ouvrant la petite cage d'osier, donnèrent l'envol à la tourterelle, qui, d'ailleurs, n'était autre qu'une colombe.

Tous les trois alors, confortablement installés en leur nuage, s'envolèrent lentement vers le ciel.

La vieille dévote comprit à ce moment la grossière erreur qu'elle commettait, et, les mains jointes, elle tomba à genoux.

Les gens qu'elle venait de mettre à la porte si désinvoltement, c'était – le subtil lecteur l'a deviné, sans doute – c'était le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Elle voulut les rappeler, mais trop tard, hélas !

La Sainte-Trinité frisait déjà la cime des hauts peupliers et, bientôt, elle disparaissait dans la sérénité du ciel.

Et la vieille dévote n'en mena pas large sur la question de son repos éternel.

Les deux cousins jumeaux

Mon groom, après avoir heurté l'huis, pénétra :

« Monsieur, dit-il, y a deux jeunes gens qui voudraient bien parler à monsieur.

– Comment sont-ils ?

– Ils sont pareils.

– Faites-les entrer. »

(Je ne tutoie plus mon groom depuis qu'il porte le ruban d'une médaille de sauvetage, illicite, d'ailleurs.)

Pareils ! Jamais ce garçon n'avait dit si vrai !

Même taille, physionomie identique, costume semblable, ces deux jeunes gens se ressemblaient, ainsi que dit le vulgaire, comme deux gouttes d'eau.

Ils m'apprirent qu'ils étaient artistes, l'un littérateur, l'autre dessinateur et m'exhibèrent quelques spécimens de leur collaboration, très gentils, ma foi, pour de si jeunes gens.

Et puis, ils m'appelaient *monsieur le rédacteur en chef* avec un respect d'apparence sincère, à moins pourtant

qu'ils ne se fichassent tout simplement de ma fiole, ce qui rentre bien dans les mœurs de la jeunesse moderne.

Bref, je fus vite conquis et, de mon air le plus aimable :

« Je n'ai pas besoin, leur souris-je, de vous demander si vous êtes jumeaux ?

– Nous sommes, répondit l'un d'eux, mieux que frères jumeaux.

– ? ? ? ! ! ! m'interloquai-je légèrement.

– Mieux que des frères jumeaux ! insista l'autre, nous trouvant être, par-dessus le marché, cousins germains.

Est-ce que les jeunes gens ne s'offraient pas, décidément, ma cafetière ?

« Comment, m'efforçai-je de garder mon calme, deux individus peuvent-ils être à la fois frères jumeaux et cousins germains ?

– Oh ! rien de plus simple ! »

Et l'un d'eux (le dessinateur, je crois, à moins pourtant que ce ne fût l'écrivain) me narra la curieuse aventure que je condense ainsi :

Un homme (leur père à tous les deux) s'éperdit un beau matin d'amour pour deux jeunes filles jumelles et dont la ressemblance frisait le miracle.

Comme les lois qui régissent actuellement notre pauvre France n'autorisent un monsieur qu'à épouser une

femme à la fois, le pauvre homme dut se faire une raison et devenir le mari d'un unique échantillon des demoiselles.

Les jeunes filles, d'âme sans doute analogue, brûlaient pour le jeune homme d'une flamme identique.

La confusion que vous devinez sans peine résulta de cette étrange situation.

Le soir même de ses noces, le demi-mari (ou *double,* si vous aimez mieux) rendit mères les deux jeunes filles.

... Neuf mois après, dans la même maison, à une heure de différence, deux bébés venaient au monde, deux gros bébés pareils que toute la famille entoura d'une tendresse égale et qui furent élevés botte à botte, si j'ose employer cette expression légèrement militariste à l'égard d'un âge si tendre.

Ce récit m'intéressa, l'avouerai-je ? au plus haut point.

Et je ne me lassais pas d'avoir sous les yeux ces deux types, jusqu'alors ignorés, de ces deux frères germains, doublés de cousins jumeaux.

Le fait me sembla si curieux que je n'hésitai pas à le communiquer à je ne sais plus quel journal.

Peu après, je recevais l'intéressante communication que voici :

« Monsieur,

« Fort occupés depuis quelque temps, ce n'est qu'aujourd'hui que nous prenons connaissance de l'étrange histoire récemment narrée par vous, dans laquelle il est question de deux frères jumeaux qui se trouvent être, par surcroît, cousins germains.

« Ce récit nous a d'autant plus intéressés, mon frère et moi, que nous sommes dans une situation encore plus bizarre que celle que vous signalez.

« Car, entre nous, vous jouez un peu sur les mots : vos deux jeunes gens ne sont pas, au sens strict des termes, frères jumeaux.

« Étant nés du même père et de mères différentes quoique jumelles, ils ne sont que *consanguins.*

« Nous, nés de la même mère, nous sommes, passez-nous l'expression, *utérins,* et, par conséquent, véritablement jumeaux.

« Comment nous sommes, en même temps, cousins germains ?

« Ah ! mon pauvre monsieur Alphonse Allais, que voici une sombre histoire bien faite pour arracher maintes larmes à de si jolis yeux !

« Notre père naquit dans des conditions effroyablement tragiques.

« Vous imaginez-vous une pauvre femme enceinte et forcée (son mari était capitaine au long cours et

farouchement jaloux) d'accoucher au sein d'un trois-mâts-goélette en pleine mer[4] par un certain nombre de degrés de longitude et de latitude dont l'indication précise n'ajouterait rien au piquant de l'aventure ?

« L'accouchement de la pauvre femme se compliqua de ce regrettable détail, qu'au moment même où notre père voyait le jour (cela se passait d'ailleurs, par la plus sombre des nuits) un grand steamer américain coupait en deux le trois-mâts-goélette de notre grand-père.

« Une partie de l'équipage, parmi laquelle, malgré son désespoir, le capitaine, fut sauvée.

« On crut perdus quelques autres canots ou radeaux, dont l'un avait recueilli le frêle bébé.

« À la suite de quel miracle notre papa fut-il conservé à l'existence ? C'est ce que nous ne nous chargerons pas d'expliquer.

« L'essentiel, c'est qu'il vécut et fut élevé dans la famille d'un brave trafiquant des îles Auckland.

« De son côté, notre grand-père, croyant disparue sa progéniture, se remaria et fit souche d'une nouvelle génération dont, n'oubliez pas ce détail, une petite fille.

« La suite, vous la devinez, cher astucieux !

« Notre père – abrégeons – connut notre mère sans savoir qu'elle était sa sœur, et nous naquîmes bientôt, le même jour.

« Et c'est nous, Monsieur, qui sommes les vrais jumeaux, puisque nés ensemble de la même mère, et cousins germains, puisque la mère de mon frère est sœur de mon père, et réciproquement.

« Agréez, etc., etc...

« *Signé :* Les frères DELACÔTE. »

Pour enlever à cette communication ce que comporte de pénible toute l'histoire d'inceste, j'ajouterai que mes renseignements personnels me permettent d'affirmer que les jeunes gens qui signent *les frères Delacôte* ne sont pas frères jumeaux, ni même cousins germains. De simples relations de cabaret, m'affirme-t-on en haut lieu.

Vengeance

À Rodolphe Salis.

Le baron Adalbert de la Rouspétance est le hobereau le plus déplaisant de la région, tant par l'impertinence de ses manières que par le relâchement éhonté de ses mœurs.

Très dur pour ses fermiers, il se montre trop empressé vis-à-vis de leurs femmes, et ni les uns ni les autres ne s'en félicitent, car Adalbert est laid et avare.

Quand un paysan voit le baron se dirigeant vers sa demeure :

« Qui qui veut encore, ce vieux cochon-là ? grommelle-t-il ; va-t-en vite te *mucher* dans la laiterie, Césarine. »

Cette déplorable tendance luxurieuse n'est pas dénuée d'inconvénients. Quelques roturiers sont devenus grincheux depuis 89, et se rebiffent quand on touche à leurs roturières.

Triste conséquence des révolutions.

Ainsi, l'année dernière, le baron vit son existence traversée par un fâcheux épisode qui aurait dû le guérir à tout jamais de son humeur amoureuse, mais vous savez, quand c'est dans le sang !

Firmin, le maréchal-ferrant, est venu s'établir dans le pays, voilà bientôt dix ans.

Il sortait des chasseurs d'Afrique, où il avait fait deux congés.

Un beau gars, de haute allure, avec ses grandes moustaches blondes et sa *chechia* crânement sur l'oreille.

Il amenait avec lui une fillette de six ou sept ans, noire comme une taupe, embroussaillée et criarde à assourdir tout le village.

Avec le temps, la petite moricaude était devenue une jeune fille, un peu brune, mais tout de même la plus jolie du pays.

Adalbert de la Rouspétance n'avait pas manqué de remarquer ce morceau de roi, et en avait entrepris la conquête.

Mais, aussi vertueuse que belle, Jeanne repoussait les avances du galant.

Ce dernier, persuadé qu'aucune femme ne devait lui résister, renouvelait chaque jour ses empressements grotesques.

Jeanne avait commencé par en rire, mais maintenant

ça finissait par l'embêter.

Firmin aussi s'était aperçu du manège et se promettait d'en arrêter les frais à la prochaine occasion.

Elle ne tarda pas.

Adalbert arriva un matin à cheval.

« Vous allez me le ferrer, dit-il, je reviens dans cinq minutes. »

Derrière la forge s'étend le jardin, bordé d'un côté par un petit chemin creux qui descend à la rivière.

Jeanne s'y trouvait, étendant du linge sur la haie.

Adalbert s'avança la bouche en cœur, et, sans plus de façons, poussa la barrière.

La conversation s'engagea, banale d'abord, puis plus pressante, jusqu'au moment où elle devint trop pressante de la part d'Adalbert.

« Si vous ne me fichez pas la paix, s'écria Jeanne, je vous fiche mon battoir sur la figure. »

À ce moment, le pied droit de Firmin se trouva en brusque contact avec le noble derrière du baron de la Rouspétance.

« Maraud ! »

Le maraud, sans s'indigner autrement de cette épithète malsonnante, saisit le bras d'Adalbert et l'amena à la forge.

Puis, bien tranquillement, il lui lia les poignets et les attacha à l'anneau, comme on fait pour les chevaux.

Il avait pris deux fers à âne et, malgré les protestations et les débats du baron, il cloua les deux fers à la semelle de ses bottes.

Heureusement que c'étaient de bonnes bottes de chasse, un peu épaisses.

Les paysans passaient en foule à ce moment, se rendant au marché voisin.

Tous s'arrêtèrent, frappés de stupeur et de joie à ce spectacle inaccoutumé.

Adalbert rugissait et lançait des ruades qui n'ébranlaient même pas le solide Firmin.

Quand ce fut fini, le baron fut délié. On lui avança son cheval et Firmin lui remit sa cravache lui-même, en le regardant de telle façon qu'Adalbert remit sa vengeance à plus tard.

La Rouspétance piqua des deux et disparut à l'horizon, comme dans les romans de Ponson du Terrail.

Depuis ce temps, on le désigne sous le nom d'*Adalbert-la-Bourrique,* ce qui est bien commode pour le distinguer des autres La Rouspétance, très nombreux dans le pays.

La fin d'une collection

On se rappelle la fâcheuse aventure de ce collectionneur d'objets macabres, funèbres et criminalistes dont la plus belle pièce – le faux col d'une victime célèbre – fut lavée, empesée, repassée par une chambrière zélée, mais peu documentaire.

Pareille aventure arriva, voilà tantôt quelques années et même un peu plus, à un vieux gentilhomme que je connaissais, et qui s'appelait le marquis de Bois-Lamothe.

Un rude homme dans son temps que le marquis ! Riche, solide, beau gars, inlassable trousseur de jupes, craignant pas Dieu et camarade du diable, Bois-Lamothe était la terreur de tous les maris des voisinages.

Je dis *des voisinages,* au pluriel, car le marquis, alors grand propriétaire foncier en même temps que nature frivole et baladeuse, changeait de voisinage comme de chemise.

Hélas ! on ne peut pas être et avoir été, comme l'a si bien observé Francisque Sarcey, notre oncle à tous.

Le marquis de Bois-Lamothe avait vieilli, ses anciennes bonnes amies aussi.

D'hypothèques en licitations (?), les biens domaniaux du marquis s'étaient envolés aux quatre vents des enchères publiques.

Ses écus avaient tellement sonné qu'une aphonie cruelle s'en était suivie, et tant trébuché que l'œil le plus exercé n'en trouvait plus trace, hormis pourtant dans la bourse des autres.

Seul, un vieux petit bien patrimonial s'était conservé intact, trop intact même, car depuis vingt ans nul jardinier n'en avait foui le sol et nul bûcheron attenté à la hautaine poussée des châtaigniers héraldiques.

Revenu de tout, solitaire, le marquis s'était un beau jour découvert, en son vieux cœur parcheminé, une fibre fraîche, une fibre toute neuve qui vibrait maintenant comme toute une florissante manufacture de harpes.

Bois-Lamothe avait été pris de la manie, de la rage, du délire de la collection.

Et la drôle de collection !

Le marquis collectionnait les haricots écossés.

Ceux de mes lecteurs qui ont été à la campagne savent ce que c'est que des haricots (quant aux autres, je n'écris pas pour eux. Qu'ils se le tiennent pour dit, une fois pour toutes).

Imaginez-vous 4500 haricots dont les plus semblables hurlaient encore – pour l'œil d'un amateur – de

disparatisme.

Il y en avait des blancs, des noirs, des bleus, des rouges, des violets. Il y en avait des rayés, des chinés. Il y en avait même des jaune et violet, des bleu et orange, des rouge et vert.

Ce n'étaient plus des haricots, c'était une polychromie à damner Antonin Proust.

Cette collection, que Bois-Lamothe savait par cœur, à un spécimen près, et qu'il aimait comme une seconde famille, était contenue tout entière dans un vaste saladier, tout prêt à déborder.

Et chaque matin, le marquis se disait, dans la langue du grand siècle : « Faudra pourtant que je la classe ! Faudra pourtant que je la classe ! »

Mais chaque soir tombait sur la plaine sans qu'elle fût classée, la précieuse collection.

C'était par une radieuse matinée de printemps.

Bois-Lamothe venait de sortir avec son vieux chien et son vieux fusil pour tuer de jeunes lapins.

Peu après, la cloche rouillée du château rendit des sons, des sons voilés, déjà pas trop agréables en eux-mêmes, mais rendus plus inhospitaliers encore par le grincement discourtois de la tringle oxydée.

Une manière de vieille servante, vilaine, mais extraordinairement malpropre, et parlant le français comme si elle avait été élevée dans un pensionnat de vaches espagnoles, vint ouvrir :

– Qui qu'c'est que vous voulez ?

– Monsieur le marquis de Bois-Lamothe.

– Il est pas là.

– Va-t-il rentrer bientôt ?

– Je sais-t-y, moi ! Je sais-t-y !

Devant cet accueil contestable, les visiteurs prirent le parti de pénétrer :

– Je suis le neveu de M. de Bois-Lamothe, dit le monsieur, et voici ma femme. Nous attendrons mon oncle au château.

La marche, le grand air avaient sans doute donné de l'appétit aux visiteurs, car la jeune femme s'écria :

– Si on préparait le déjeuner, en attendant ?

Consultée, la vieille petite servante leva au ciel ses vieux petits bras, marmottant son éternel : Je sais-t-y, moi ! Je sais-t-y !

La nièce du marquis prit alors un ton d'autorité :

– Allez me chercher des œufs ! Tordez le cou à un canard ! Et plus vite que ça !

Puis, furetant dans les appartements, elle découvrit le fameux saladier aux haricots.

Alors se passa un fait, probablement unique dans l'histoire des collections.

La jeune femme fit cuire la collection. Quand la collection fut cuite, la jeune femme la fit égoutter soigneusement.

Ensuite la jeune femme mit la collection dans une poêle avec du beurre et de l'oignon coupé en tranches minces.

Tout de suite, l'antique castel des Bois-Lamothe sentit bon.

Le feu clair léchait la poêle qui chantait la vie, qui chantait l'amour, qui chantait la gloire.

Justement le marquis rentrait.

Je laisse à deviner les *bonjour mon oncle* qui accueillirent le vieux gentilhomme.

Le couvert était dressé.

On servit une bonne omelette au lard, et puis un bon canard, et puis...

Et puis...

Et puis... les haricots !

Bois-Lamothe ne s'y trompa pas une seconde. Il reconnut ses haricots blancs, ses noirs, ses bleus, ses

rouges, ses violets. Il reconnut ses haricots jaune et violet, bleu et orange, rouge et vert.

Le marquis se leva tout droit, battit l'air de ses grands bras secs et s'effondra en arrière sur une vieille pendule Louis XIII, qui n'avait sûrement pas marqué vingt minutes depuis Henri IV.

Il était mort.

Moralité : Blaguez les collectionneurs tant que vous voudrez, mais ne leur faites jamais manger leur collection, même à l'oignon.

Un enterrement aux champs

Mai était venu, tout ensoleillé, déjà chaud, mettant au cœur des Parisiens des idées de campagne et de fleurs.

Particulièrement sensibles à ce renouveau, trois jeunes peintres, le beau Gontran Gobert, le vigoureux Pantinel et le spirituel Grandfuret, résolurent de faire appel à toutes leurs ressources et de s'envoler vers un coin qu'ils connaissaient, pas très loin de Paris, mais perdu et bien ignoré.

C'étaient trois joyeux lascars, bien à la vie, piocheurs à leurs heures, et tumultueux plus souvent qu'à leur tour.

Avant de partir ; ils voulurent voir le Salon qui venait d'ouvrir. Au lieu de déclarer, à l'instar des imbéciles sentencieux et périodiques, que *c'est encore plus mauvais cette année que les aut's années,* ils se retirèrent très ébouriffés, proclamant qu'il y avait bougrement de talent dans tout ça.

Cette visite leur communiqua une ardeur, un besoin fou de travail, un désir de s'attabler devant la nature,

longuement, et les voilà partis le lendemain même, sac au dos, guêtrés, vêtus de clair.

C'était un joli petit pays qu'ils avaient choisi, intime et frais, loin du chemin de fer. Pas même d'omnibus pour y arriver.

L'hospitalité y était représentée par une grande vieille auberge, moitié ferme, où l'on fleurait la bonne cuisine, plantureuse.

Le lendemain, dès l'aube, nos trois amis s'installaient à peu de distance l'un de l'autre, devant de belles toiles neuves.

Le petit chemin creux où ils se trouvaient était bordé d'un côté par la haie d'aubépine d'une villa bourgeoise et cossue.

Bientôt un homme se montra, un bonhomme d'une cinquantaine d'années, teint fleuri, air jovial, poil gris taillé ras. C'était évidemment le propriétaire de la villa.

« Bonjour, messieurs les artistes.

– Bonjour, monsieur le bourgeois, fit Grandfuret.

– Ah ! ah ! vous êtes du matin aujourd'hui !

– Rapport à l'aurore.

– Ah ! oui, c'est beau l'aurore.

– Quand nous ferons du crépuscule, ajouta Grandfuret, vous ne nous verrez pas à cette heure-là. »

Mais il paraissait si gentil, le *bourgeois,* que Grandfuret lui-même, l'impitoyable Grandfuret, cessa de le blaguer.

De très bon cœur, on accepta le café au lait qu'il leur offrait et puis la goutte, si bien qu'au bout d'une heure on était des vieux amis.

Ils s'étaient présentés mutuellement. Lui, un ancien quincaillier du Marais, retiré dans ce pays avec sa femme, après fortune faite.

Son désespoir de n'avoir jamais eu d'enfant l'avait poussé à adopter un petit orphelin du village.

L'épouse, une grande brune encore pas mal, était descendue. Elle parut un peu surprise de voir tout ce monde, mais elle sourit aux jeunes gens et particulièrement, je crois, au beau Gobert.

« Et le portrait, demanda le quincaillier, faites-vous aussi le portrait ?

– Notre spécialité, répondit Grandfuret, consiste à traiter tous les genres avec le même brio, la même maestria et, oserai-je l'ajouter, le même succès. »

Alors, du coup, il leur commanda son portrait, celui de sa femme et celui du bébé.

Selon leur genre de talent, ils se distribuèrent l'ouvrage.

Pantinel prit l'homme. Il le fit poser sous la tonnelle,

gilet déboutonné, verre en main.

Grandfuret peignit le petit, assis au beau milieu de la pelouse, gentil comme tout.

Quant à la dame, Gobert, qui se l'était adjugée, l'installa, en matinée rouge, sur une chaise longue, tenant à la main le *Cœur* de Félicien Champsaur.

Tout marchait bien ; les portraits avançaient, déjà ressemblants. Les jeunes gens ne quittaient plus la villa, où ils s'étaient rendus indispensables.

L'ex-quincaillier avait même envoyé chercher leurs affaires à l'auberge, tenant à ce qu'ils logeassent entièrement chez lui.

Soudain un événement lugubre vint jeter la désolation dans cette joie.

Le petit mourut du croup en vingt-quatre heures.

Tout le monde fut attristé de cette mort. On s'y était attaché, à ce bébé.

L'enterrement était pour le lendemain matin.

Le soir, le quincaillier déclara qu'il ne se coucherait pas. Il veillerait le petit.

Les trois amis offrirent de passer la nuit avec lui. Dans la chambre même où était le petit corps, ils s'assirent tous quatre, commodément.

Pour chasser l'émotion on buvait du rhum, on en buvait

beaucoup.

L'émotion était disparue qu'on en buvait encore.

On avait commencé par des petits verres, mais c'est embêtant les petits verres. Ça se vide comme rien.

On avait pris des grands. Les grands se vidèrent comme les petits.

Tout à coup, le quincaillier se sentit pris d'un attendrissement en songeant au pauvre petit qui gisait là, inanimé.

« Je veux le voir encore une fois », cria-t-il.

Et il le prit dans ses mains.

« Hein ! qu'il était beau ! »

Et il le passa à Pantinel, qui le passa à Grandfuret, lequel s'en débarrassa sur Gobert.

Ce dernier était abominablement gris.

Il se sentit épouvanté à la seule idée de faire quelques pas pour remettre le petit corps sur le lit.

Il essaya de se lever, mais vainement.

Une commode se trouvait près de lui, un tiroir ouvert.

Il y déposa doucement l'enfant et poussa le tiroir. Le jour était venu.

On sortit dans le jardin pour humer un peu d'air frais.

Gobert s'installa dans la tonnelle et s'y endormit comme un juste.

Les croque-morts arrivèrent avec la boîte à violon.

Ah ! ce fut une affaire !

Voilà qu'on ne trouvait plus le petit, maintenant !

Elle était raide, celle-là !

Ce n'est que bien après, quand Gobert se fut réveillé, au prix de quels efforts ! qu'on trouva le corps.

L'enterrement eut un peu de retard, mais se passa dignement.

Gobert trébuchait bien un peu, mais on mit cette allure sur le compte de la douleur.

« Pauvre garçon ! disaient les gens du pays, ça serait son petit à lui, qu'il ne serait pas plus chagrin. »

Et les esprits frappaient toujours...

Et les esprits frappaient toujours.

La bonne acoustique qui est une qualité fort appréciable dans les théâtres de chant, devient un grave défaut dès qu'il s'agit d'immeubles hantés par des esprits frappeurs.

Surtout quand lesdits esprits mettent à frapper une aussi déplaisante *ostination,* comme dit ma concierge (une bien brave femme).

C'est devenu une sorte de sport très à la mode de se rendre le soir à la maison du boulevard Voltaire : gens du monde, artistes, journalistes s'y donnent volontiers rendez-vous.

Accordons justice à l'exactitude militaire des esprits. La petite fête se passe entre dix et onze heures du soir, et, pas un seul jour, les mystérieux personnages n'ont manqué au programme.

Pan pan pan ! On entend des coups précipités, comme si la toile allait se lever sur quelque drame, mais

tout le drame consiste dans les *pan pan pan.*

Nouvelle preuve de l'éternelle supériorité de la vie sur le théâtre.

Et l'on se retire, en proie à des rêves d'au-delà, de là-bas, et autres endroits plus lointains que le classique tonnerre de Dieu.

« Notre confrère Carle des Perrières, nous apprend Georges Montorgueil dans une inquiétante chronique, en avait été témoin aussi, et sa bravoure chrétienne ne l'avait point gardé d'un certain frisson peu orthodoxe, dont il s'est publiquement confessé. »

Brrr ! Si M. Carle des Perrières a eu le trac, de quel nom faudra-t-il baptiser notre sentiment, à nous ?

Les pouvoirs séculiers, les autorités démoniaques les plus professionnelles s'en sont mêlés.

Rien n'y a fait, et la consultation du Sâr Péladan n'a pas mieux réussi que l'intervention préalable des Sârjents de ville de M. Leygonie.

Dans sa tombe, où un hideux sourire voltige encore sur une bouche probablement défraîchie, Voltaire ne doit pas dormir content.

Avoir toute sa vie combattu la superstition, s'être appelé Arouet, avoir donné son nom de Voltaire à un boulevard, et constater qu'un siècle après votre décès de simples revenants viennent troubler la paix de votre artère

filleule, tout comme au temps de Gilles de Rais, c'est à vous dégoûter de Dieu et du Diable.

Les encyclopédistes, d'ailleurs, ne portent pas bonheur aux rues qui s'affublent de leur nom.

Voyez plutôt le boulevard Diderot. On y peut constater la présence d'une spacieuse villa, connue sous le nom expressif de Mazas, et hantée, elle aussi, par d'excellents esprits, mis provisoirement dans l'impossibilité de frapper, eux. (La loi Berenger nous permet d'espérer qu'on ne perdra rien pour attendre).

Ah ! parlez-moi du boulevard Saint-Michel. Voilà un boulevard où vous pouvez dormir sur les deux oreilles (la vôtre et celle de votre compagne).

À la moindre alerte satanique, le brave archange saint Michel descendrait de sa fontaine et s'empresserait de terrasser les démons à grands coups de pied... occultes.

Si le boulevard Saint-Michel est exempt d'esprits frappeurs, il fourmille, par contre, de braves garçons, étudiants de quinzième année, assez enclins à vous emprunter des sommes diverses, tantôt trois francs, tantôt cinquante louis (cette dernière tentative généralement peu couronnée de succès).

Mais ils le font si gentiment et avec tant d'à-propos qu'on ne saurait leur refuser : des esprits tapeurs, quoi !

Et à ce propos, laissez-moi vous dire la façon charmante dont quelqu'un gourmanda un personnage qui

avait contracté l'habitude de vivre aux dépens des amies de ses camarades.

« Vous avez tort, mon cher, on ne doit jamais taper une femme... même avec une fleur. »

Littérature courante

La dernière séance du Conseil d'administration de la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest, dont je fais partie depuis 1863, a été particulièrement intéressante.

Quelques décisions de la plus haute importance ont été prises, dont plusieurs, je pense, de nature à intéresser le public.

Tout d'abord, après une longue et passionnée discussion, nous avons résolu d'étendre à la langue italienne la mesure que nous avions prise, il y a quelques mois déjà, pour la langue anglaise.

On n'ignore pas, en effet, qu'au bureau télégraphique de la gare Saint-Lazare, en dessous du mot français « télégraphe » qui en indique l'emplacement, nous n'avons pas hésité, depuis l'ouverture de l'Exposition, à faire peindre, en fort belles lettres bleues, le mot anglais « telegraph », de telle façon que nos visiteurs d'outre-Manche ne soient la proie d'aucune erreur[5].

Ce que nous avons fait pour les Anglais, nous le ferons pour les Italiens, et dorénavant le mot « telegrafo » s'ajoutera aux deux premiers.

C'est dans les petits détails de cette nature que l'on reconnaît la courtoisie des grandes compagnies.

Et, à ce propos, je ne saurais trop engager MM. les marchands de billets d'entrées pour l'Exposition à imiter, vis-à-vis des étrangers, la parfaite urbanité que manifeste la Compagnie de l'Ouest et de ne pas renouveler le fait suivant dont la fréquence finirait par jeter le plus mauvais vernis sur notre vieux renom d'hospitalité.

Je traversais donc la place de la Concorde lorsqu'un camelot se dirigea vers moi, me tenant ce propos qui commence à se faire connaître des Parisiens :

« Onze sous les tickets pour l'Exposition ! Onze sous les tickets ! Prenez votre ticket ! »

Comme je ne répondais pas aux avances de ce drôle, il s'avisa sans doute que j'étais de nationalité anglaise, car aussitôt :

« Six pence ticket ! me cria-t-il dans les oreilles, six pence ! »

Alors, me retournant :

« Pourquoi, lui fis-je sévèrement, vendre vos billets onze sous aux Français et soixante centimes[6] aux étrangers ?

– Ah ! voilà ! m’expliqua l’homme non sans candeur. C’est que je ne sais pas comment ça se dit, onze sous, en anglais. »

Mais revenons à nos railways.

On sait que, depuis quelques années, les Compagnies de chemin de fer ont pris la coutume d’étaler, en bordure sur leurs lignes, d’immenses écriteaux sur lesquels les industriels vantent leurs diverses marchandises sans aucune espèce de vergogne.

Cette débauche de publicité a pour résultat d’énerver certains voyageurs, au point qu’ils préfèrent rester chez eux que d’affronter cette irritante obsession.

D’où sensible diminution dans nos transports et baisse notable de sympathie publique.

Alors, qu’avons-nous imaginé, nous autres malins ?

Voici :

Au lieu de ces peu récréatifs écriteaux-réclames, nous allons installer de longues palissades à peu près ininterrompues sur lesquelles seront publiés des romans du plus haut intérêt.

(C’est pour le coup que l’expression parcourir un livre deviendra l’exactitude même.)

Tout sera prévu pour que rien ne laisse à désirer dans cette curieuse innovation : choix de l'ouvrage, parfaite lisibilité du texte, illustrations de tout premier ordre, etc.

Chacun de ces romans ne comportera qu'une seule ligne (mais quelle ligne, ô Gutenberg !), de Paris à un point terminus et *vice versa.*

Les actionnaires superficiels pourraient craindre que cette nouveauté n'entraîne la Compagnie dans des frais inutiles : qu'ils se rassurent !

Nous aurons des romans si intéressants qu'il ne sera pas rare de voir des familles entières simplement parties pour Mantes, par exemple, continuer leur route jusqu'au Havre afin de savoir si le vicomte finira par épouser la pauvre Blanche et si cette crapule de marquis sera enfin démasquée.

D'où, pour notre trafic, sensible augmentation.

L’esprit d’Ellen

Ce soir-là, j’étais rentré fort las et très énervé. Depuis un an qu’Ellen n’était plus, j’avais manqué pour la première fois à sa mémoire. Sur son lit de mort, elle m’avait fait jurer de lui rester éternellement fidèle. Moi, fou de douleur à l’idée de l’effroyable séparation, sentant bien, qu’elle morte, tout serait fini pour moi, je lui avais promis ce qu’elle demandait avec un pauvre sourire d’agonisante.

Jusqu’à ce jour, je n’avais jamais manqué à mon serment, mon culte pour le souvenir d’Ellen était resté religieux et exclusif.

Et puis voilà qu’un jour, dans un coup de noce, entraîné par de joyeux camarades et de belles filles, j’avais tout oublié. Mes amis, voulant chasser ce qu’ils appelaient mes idées noires, avaient comploté de me griser et de me jeter dans les bras d’une drôlesse quelconque.

Leur plan réussit. La fille était superbe, très forte quoique toute jeune, avec une bouche rouge et charnue et des yeux à fleur de tête, des grands yeux de vache à l’herbage.

L’image de la chère morte ne me quittait pas, mais si

vague, si estompée dans le lointain bleu de mes souvenirs, que je n'en étais pas trop cruellement obsédé.

Les vins généreux, l'odeur et les parfums des femmes avaient réveillé chez moi la bête, la bête brutale et sale qui, longtemps assoupie dans mon être, se dédommageait enfin.

Et puis, au matin, un écœurement m'était monté, douloureux, irrémédiable. La honte de ma lâcheté me fit sortir de chez la fille si brusquement qu'elle crut à un accès de folie. Toute la journée, je me promenai fiévreusement, tâchant d'oublier mon ignominie. Peine perdue.

Toujours devant moi, se dressait le pâle fantôme d'Ellen dont l'expression de cruel reproche me navrait à en pleurer. Avec le soir, mon inquiétude devint plus terrible et plus précise. Je n'osais rentrer chez moi, tant je croyais être sûr d'y trouver la chère trahie.

Aussi, en pénétrant dans mon appartement, je fus moins surpris qu'épouvanté.

Ellen était là, me tournant le dos, assise dans le fauteuil devant mon bureau. Autant que l'obscurité le permettait, je vis qu'elle avait le peignoir blanc qu'elle mettait lorsqu'elle pouvait encore se lever.

Dans la chambre traînait son parfum favori, une odeur lourde et troublante où dominait le *winter-green,* que ses sœurs lui envoyaient d'Amérique, et qu'elle préférait à tout autre.

J’étais resté sur le seuil, muet de terreur. Le courage me revint et sachant bien que j’étais l’objet d’une hallucination, je frottai une allumette et m’avançai.

Il n’y avait personne sur le fauteuil. Rien n’était dérangé. Mais comment ce parfum se trouvait-il épandu dans la chambre ?

Cette odeur qui la ravissait m’était odieusement pénible, et il avait fallu tout mon amour et toute ma patience avec elle pour que je m’y habituasse.

De plus, j’avais rangé dans des coffrets tous ses objets de toilette, et plus jamais, depuis sa mort, je n’y avais touché, tant leur vue ravivait ma douleur.

J’ouvris mes fenêtres et me promenai sur le balcon jusqu’à ce que cette odeur fût complètement dissipée, puis ma lassitude l’emporta sur mon énervement et je pus bientôt m’endormir.

Pas pour longtemps. Un petit bruit alerte et menu comme un grignotement de souris venait de se produire. De temps en temps, ce bruit était scandé par un petit coup sec et rapide. Le même parfum s’était remis à flotter avec plus d’intensité que tout à l’heure.

De nouveau je fis de la lumière et je regardai. Rien d’anormal dans la chambre. Tant que brûla l’allumette, je n’entendis rien, mais elle ne fut pas plus tôt éteinte que le petit bruit recommença. Puis, parfois, un bruissement de papier.

En écoutant attentivement, j'arrivai à déterminer la nature du bruit : quelqu'un écrivait chez moi.

Cette fois, j'allumai ma bougie et me levai complètement. Encore une fois le bruit cessa. Sur mon bureau tout me parut en ordre. Essayant de rire moi-même de mon hallucination, je me recouchai. Dès que l'obscurité se refit, la plume fantastique se remit à galoper sur le papier, ne s'interrompant que pour prendre de l'encre.

Fou d'épouvante, je n'osais bouger sous mes couvertures. Puis j'ignore si je perdis connaissance ou si je m'endormis simplement, mais je ne sais pas comment cessa le bruit.

Je dormis lourdement jusqu'au grand jour. À mon réveil, je me souvins, et naturellement j'attribuai à un cauchemar mon hallucination de la nuit.

Quelle ne fut pas ma terreur, lorsque, poussé par une curiosité que je croyais superflue, je voulus examiner mon secrétaire.

L'encrier, que je tiens toujours soigneusement fermé, était ouvert. Un porte-plume traînait, tout humide encore d'une encre récente. Une feuille de papier-buvard avait été sortie et utilisée, sûrement pas par moi, car je ne me sers jamais que de poudre.

Ce papier-buvard avait évidemment servi à sécher une page fraîche. Les dernières lignes et la signature s'y voyaient assez nettement, quoique pas lisibles à cause du

renversement. L’idée du miroir pour redresser l’écriture me vint naturellement.

Tout de suite je vis la signature *Ellen,* horriblement nette. C’était bien sa façon de signer, mais avec quelque chose de cruel et de précis qui me fit froid. Même en m’appliquant, je ne pus rien lire, car la page, appliquée trop sèche sur le papier-buvard, n’avait laissé que d’informes traces.

Depuis ce moment, je n’ai jamais pu goûter un seul moment de sommeil. Toutes les nuits, flotte chez moi un étrange parfum où domine le *winter-green.*

Très désespérément, je m’obstine à vouloir lire dans le miroir les insaisissables pattes de mouche de la morte, et c’en est fini de mon repos, car jamais Ellen ne me pardonnera ma lâche trahison.

Idylle bourgeoise

Depuis longtemps, ils s'aimaient, tous les deux, sagement, posément et jamais l'ombre d'un désir mauvais n'avait troublé leur calme idylle.

Jusqu'à présent la famille de Léa – la jeune fille s'appelait Léa – avait refusé à Gustave – le jeune homme s'appelait Gustave – la main de Léa. Non pas que Gustave fût un de ces garçons, comme on en voit tant aujourd'hui, perdus de désordres et de vices, un de ces garçons qui vont, des deux ou trois fois par semaine, au théâtre ou au café-concert.

Gustave avait été sévèrement élevé dans de bonnes habitudes tranquilles et bourgeoises. Il avait de la conduite et de la moralité.

D'autre part, il était bien de sa famille, comme disait la mère de Léa, mais malheureusement ses parents étaient encore jeunes et bien portants, et puis ses tantes, sans être positivement des jouvencelles, ne semblaient pas non plus être prêtes de sitôt à quitter cette vallée de larmes. Savait-on seulement si ces chipies ne laisseraient pas leur avoir à des communautés religieuses ?

D'ailleurs rien n'était pressé, disait le père de Léa. Les jeunes gens étaient bien jeunes encore, et puis les affaires n'allaient déjà pas si fort.

Le fond de la chose, entre nous, c'est que Gustave ne semblait pas pour le moment un capitaliste assez sérieux. Sa situation n'était pas mauvaise pour son âge (Gustave a vingt-trois ans et Léa dix-huit), mais tout cela ne constituait pas une entrée en ménage bien somptueuse, d'autant plus que le père de Léa s'était mis en tête de ne point doter sa fille.

Les choses en étaient là, lorsque Victor Hugo vint à éteindre sa grande lueur.

La famille de Léa et Léa elle-même manifestèrent le désir de voir les obsèques du grand poète, mais de bien les voir, comme moi je vous vois.

C'était une belle occasion pour Gustave de passer quelques heures auprès, tout près de Léa. Gustave ne la manqua pas.

Dans une belle maison du boulevard Saint-Germain, le locataire du deuxième, un bonhomme peu amateur de manifestations populaires, était parti la veille à la campagne, défendant expressément à son concierge d'introduire qui que ce fût sur son balcon, le jour des funérailles.

Dès le matin de l'enterrement, le balcon du bonhomme était bondé de gens à un louis la place, les personnes

âgées par-devant, les plus jeunes derrière.

Gustave et Léa, la main dans la main, s'aimant bien, se tenaient pressés l'un contre l'autre, les yeux noyés de bonheur extatique.

L'appartement à la fenêtre duquel ils se trouvaient était un petit cabinet de travail, richement meublé. Dans un coin un coffre-fort énorme, lourd, massif et comme endormi dans son opulence bête.

Le regard des amants, à plusieurs reprises, s'était rencontré sur ce meuble métallique et fascinateur.

Ah !... Si c'était à eux, ce coffre-fort et son contenu, rien ne s'opposerait à leur bonheur.

Décidément, le convoi tardait bien à venir. Les discours probablement qui s'étaient prolongés. On voyait bien des escouades de sergents de ville, des pelotons de gardes républicains beaux et graves, sur leurs chevaux qui paraissaient prendre part au deuil public.

Gustave et Léa ne semblaient pas pressés, eux. Leurs yeux se fixaient sur le coffre-fort avec une persistance croissante.

Parfois leurs regards se croisaient, en disant long.

À la fin Gustave se décida, avec un faux rire niais.

Il tourna les petits boutons du coffre-fort, comme pour s'amuser, en regardant Léa.

Léa l'encourageait de son sourire doux.

Justement, on commençait à apercevoir le convoi. Toutes les têtes et toutes les attentions étaient tendues.

Sous les doigts agiles de Gustave, les petits boutons tournaient, tournaient, dans les combinaisons sans nombre. Parfois, quand il se fatiguait, Léa le relayait avec la tranquillité posée qu'exigent ces sortes d'opérations.

Tant d'amour et tant de patience devaient être récompensés.

La Société des Beni-Bouffe-Tout passait lorsque la massive porte du coffre s'ouvrit avec une majesté solennelle.

En un clin d'œil, la sélection des valeurs se fit. Toutes celles nominatives respectées scrupuleusement et laissées à leur place.

Dans un petit tiroir gisaient quelques bijoux, de famille sans doute.

Gustave prit le plus simple, une petite bague d'or mince garnie d'une seule perle et la passa au doigt de Léa émue et recueillie.

La jeune fille avança son front rougissant que Gustave baisa.

Ils étaient fiancés.

Ils se sont mariés samedi à Sainte-Marie des

Batignolles et ils auront beaucoup d’enfants.

Vitrail

À Paul Arène

Tous les étés, jusqu'à ma douzième année à peu près, j'allais passer quelques semaines chez une tante que j'avais dans un petit pays qu'on appelle Houlbec.

Houlbec, malgré la prétention de ses habitants, n'est qu'un gros bourg sans intérêt, à part une vieille église en bois qui date des Northmans. Moi, trop jeune à ce moment pour admirer les beautés de l'archéologie, j'étais insensible à cette architecture scandinave, mais une chose me charmait dans l'église, me charmait à ce point que je ne me rappelle pas avoir jamais éprouvé un sentiment aussi intense de charme et de séduction.

C'était un très vieux, très vieux vitrail représentant le martyre de sainte Christine, patronne de la paroisse d'Houlbec.

Sainte Christine est là, sur un bûcher ardent qui semble une coulée de rubis en fusion, pendant qu'un cruel païen, vêtu d'un vert exorbitant, attise le feu avec un acharnement coupable. Sur le saphir délicieusement pâle du firmament,

s’enlève le front radieux de la martyre, et de tout son beau visage émane une mansuétude tendre et résignée qui excitait en moi la plus intime émotion.

Tout de suite, je ne sais pourquoi, je m’étais pris pour sainte Christine d’une affection violente et presque maladive, au point d’attendre fiévreusement le dimanche et de rêver une vengeance éclatante contre l’affreux homme vert qui brûlait ma pauvre aimée.

Sous le vitrail, c’était l’orgue.

En face, de l’autre côté de l’autel, le banc de ma tante où j’assistais aux offices avec mes petites cousines.

Un vieil aveugle *tenait* l’orgue, et en tirait des sons d’une harmonie mélancolique que ne chasseront jamais de mon souvenir les plus fameux orchestres.

Pauvre vieil organiste, j’adorais sa musique et, pour moi, ses grands morceaux n’étaient jamais trop longs.

Un dimanche – oh ! je me le rappelle comme si j’y étais encore –, quand retentit la sonnette de l’enfant de chœur pour l’élévation, tous les fidèles s’agenouillèrent, la tête dans leurs mains.

Alors dans la vieille église monta une musique si douce, si plaintive, si intimement vibrante, que je sentis se mouiller mes paupières.

Une idée bizarre germa soudain dans mon cerveau d’enfant. Il me sembla que sainte Christine ne devait pas

être insensible à cette musique suave comme elle, et je levai les yeux vers le vitrail.

La vierge n'avait plus cette expression de suprême sérénité. Son regard s'était abaissé sur moi.

Elle me souriait d'un sourire aimant et chaste de grande sœur.

Et toujours s'épandait l'harmonie, planante, éperdue et comme exhalée par des êtres célestes.

Ma muette extase dura pendant toute l'élévation. Puis on se releva, la musique cessa et sainte Christine reprit son air ineffable de martyre résignée.

La semaine qui suivit cet événement me parut d'une longueur désespérante. Je comptais les jours et les heures qui me séparaient de mon rendez-vous, car j'étais persuadé que, de son côté, sainte Christine m'attendait, impatiente en son haut vitrail.

Enfin le dimanche arriva, et le moment de l'élévation.

J'étais si pressé d'en venir au mystérieux instant, que je levai les yeux vers la vierge avant que la sonnette de l'enfant de chœur eût complètement fini de tinter.

Sainte Christine, impassible, me désola d'abord. Mais dès que vibrèrent les premières mesures de l'orgue, lentement elle abaissa ses longs cils blonds, et je me sentis comme enveloppé de l'infinie caresse de son regard, qui m'imprégnait tout entier.

Absolument détaché de la matière, il me semblait que, sur les nuages bleutés de l'encens, j'allais voleter jusque vers la sainte, et nous envoler tous deux au ciel, au son de la divine musique des anges.

Un grand bruit de chaises remuées m'arrachait à mon extase, et lourdement je retombais à terre, tout froissé du rêve inachevé.

L'élévation était finie.

Que de fois plus tard, dans ma vie amère et désespérée, n'ai-je point évoqué le sourire apaiseur de ma chère martyre ! Aux moments les plus cruels, je me plaisais à croire que si mes yeux pouvaient rencontrer son regard, tout serait fini de mes peines.

Et pourtant, paresse ou manque d'occasion, jamais je n'étais revenu la voir.

Cette année, les hasards de la villégiature m'ont amené à Houlbec.

C'est précisément le dimanche matin. Sous un futile prétexte, j'ai abandonné mes camarades de route, et, mi-ému, mi-souriant, je me suis installé sur une chaise, en face de mon ancienne adoration.

Elle est toujours belle, sainte Christine, toujours sereine en son éternelle béatitude, avec un je ne sais quoi de bien humain et de moderne. Elle a plutôt l'air d'une toute jeune femme très raisonnable que d'une vierge.

Essayant de plaisanter en moi-même, je me disais que si la bienheureuse consentait à descendre de son vitrail, je me chargerais volontiers de lui procurer un logis plus capitonné.

L'office se déroule lentement, sans prestige ni magnificence. Le vieil organiste aveugle, mort sans doute, a laissé sa place à un jeune homme dénué de virtuosité. Le maître d'école, peut-être.

C'est l'élévation.

Le firmament du vitrail laisse transparaître de petits nuages blancs qui courent dans le vrai ciel.

Tout le monde s'est agenouillé.

Le grand soleil du dehors flamboie dans l'ardent bûcher.

Comme jadis, les yeux de sainte Christine ont quitté leur contemplation pour se fixer sur moi, mais cette fois avec une expression de morne angoisse et de stupeur affreuse. J'ai cru lire un douloureux reproche dans les traits convulsés de la martyre, et précipitamment, avant que personne se soit relevé, je me suis enfui de l'église.

Loup de mer

« Eh ben, cap'tain Dupêteau, aurons-nous de la pluie, aujourd'hui ?

– J'vas vous dire... Si les vents tournent d'amont à la marée, ça pourrait ben être de l'eau...

– Et si les vents ne tournent pas d'amont ?

– Ça ne serait pas signe de sec. »

N'insistez pas, autrement vous ne pourriez tirer aucun renseignement plus précis du bon Dupêteau qu'on honore du nom de capitaine, bien qu'il ait été tout au plus maître au cabotage.

Dupêteau est un météorologue confus et mal déterminé qui prédit la pluie et le beau temps sans jamais se compromettre.

D'ailleurs, il a quitté la marine dont il était un piètre ornement pour s'établir limonadier au Havre, sur le Grand Quai *(Café de la Flotte)*. À l'heure de la marée, les clients affluent chez lui, pressés de prendre une dernière consommation avant de s'embarquer pour Trouville, Honfleur ou Rouen.

Dupêteau, aimable et grave, la serviette sur le bras, contemple les libations de ces braves gens. Rien au monde, même au plus fort de la poussée, ne le déciderait à servir un vermouth sec. Mais, quand la mer commence à baisser et que le dernier bateau est parti, Dupêteau s'asseoit à sa terrasse, et, essuyant sur son front une sueur imaginaire, prononce avec accablement : « Encore une marée de faite ! ».

Des gens qui ont navigué avec lui m'affirment qu'il ne sera jamais aussi étonnant limonadier qu'il fut étrange marin.

Et à ce sujet les anecdotes pleuvent, innombrables. Car, sans qu'il sans doute, Dupêteau est entré vivant dans la légende.

De Dieppe à Cherbourg, c'est à qui racontera la sienne.

Un jour, Dupêteau sortait du port de Honfleur avec son sloop le *Bon Sauveur*, à destination de Caen. Au bout de quelques minutes, le vent vint à tomber complètement ; comme le courant était contraire, Dupêteau commanda : « Mouille ! ». Et l'on jeta l'ancre.

Sur le soir, la brise fraîchit. Notre ami fit hisser les voiles et, en bon garçon qu'il est, permit à ses deux matelots d'aller se coucher.

« J'ai pas sommeil, dit-il, j'vas rester à la barre ; s'il y a du nouveau, j'vous appellerai ».

Le lendemain, au petit jour, un des hommes monta sur le pont et poussa un hurlement d'étonnement :

« Mais, n... de D..., cap'taine, nous n'avons pas bougé depuis hier soir !

– Comment, pas bougé ? répliqua tranquillement Dupêteau. S'il n'était pas de si bonne heure, j'te dirais qu'tes saoul, mon pauv' garçon.

– Mais ben sûr que non, cap'taine, que nous n'avons pas bougé... Nous v'là encore sous la côte de Vasouy.

– Cré guenon, c'est vrai !... Nous sommes p'têtre ben échoués ? »

On sonda. Au moins dix brasses d'eau !

Dupêteau n'y comprenait rien et croyait à une sorcellerie, – quand il se rappela subitement qu'il n'avait oublié qu'une chose la veille, c'était de faire lever l'ancre !

Un autre jour, Dupêteau descendait la rivière de Bordeaux avec la goélette *Marie Émilie*, chargée de vin pour ...Vannes.

Presque bord à bord naviguait un grand trois mâts.

La conversation s'engage entre les deux capitaines :

« Et où qu'vous allez comme ça ? » fit Dupêteau.

Un grincement de poulie empêcha ce dernier, un peu dur d'oreille, d'entendre la réponse. Il demanda à son mousse :

« Où qu'il a dit qu'il allait ?.

– À Vannes.

– Ah ben, ça tombe rudement bien. Nous allons le suivre. C'est le tonnerre de Dieu pour y aller. Une fois je me suis trompé, je suis entré à Lorient, croyant être à Vannes. »

Et il se mit en mesure de suivre les trois-mâts, à une distance de quelques encablures.

C'était à la fin décembre.

Au bout de quelques jours de navigation, la chaleur devint excessive. Dupêteau enleva son tricot, puis sa chemise de flanelle.

« Cré guenon ! jamais j'n'ai vu un temps comme ça à Noël ! »

Pourtant le voyage lui paraissait un peu long. On avait cependant un bon vent arrière.

La chaleur était devenue insupportable et Dupêteau trouvait décidément que c'était un drôle de mois de janvier.

L'eau douce manquant, l'équipage buvait le bordeaux du chargement.

Enfin on signala la terre.

Des pirogues chargées de Nègres accostèrent la *Marie Émilie*.

Dupêteau commençait à être inquiet. Ça ne ressemblait pas du tout au Morbihan, cette côte-là.

Il croyait être à Vannes... Il était à La Havane.

Si cette aventure vous paraît un peu invraisemblable, c'est que vous ne connaissez pas Dupêteau. Avec ce loup de mer, rien n'est impossible.

La sécurité dans le chantage

Je reçois d'un *fidèle lecteur* la lettre suivante à laquelle je ne veux pas changer le moindre *iota,* bien que j'en réprouve hautement l'immorale tendance.

Le sujet que recèle cette missive m'a semblé assez ingénieux pour amuser, durant quelques minutes, la masse croissante et si fine de nos lecteurs.

« Cher monsieur Allais,

« Malgré tous vos louables efforts pour imprimer à l'industrie un mouvement ascensionnel, pour engrener la science sur des rails inédits, pour – en un mot – renouveler la face du monde actif, les affaires – (il est lamentable de le constater) – marchent de mal en pis, le commerce ne bat plus que d'une aile, le marché devient de plus en plus lourd, comme disent les agioteurs.

« Pour peu qu'ils soient probes, les trafiquants se voient destinés à une ruine certaine doublée d'un déshonneur imminent.

« C'est pénétré de ces tristes remarques que je me suis décidé, dans ma hâte de jouir des bienfaits de la vie, à me mettre voleur.

« Tout aussi propre à exercer que n'importe quel commerce, le vol possède l'avantage d'enrichir plus vite celui qui le pratique et d'apporter à l'existence plus d'imprévu que ne saurait le faire le métier le moins monotone.

« Je me suis composé, Monsieur, une moralité aussi haute que celle émanant du Code Napoléon. (Napoléon ! Ça lui allait bien, à celui-là, de codifier la protection de la vie humaine et de la propriété !)

« Je ne vole que les rimes, et c'est du superflu de ces messieurs que je forge mon nécessaire.

« Jusqu'à présent, n'est-ce pas, mon cher Allais, rien d'extraordinaire ; mais voici éclater mon originalité :

« Non seulement je me moque du Code, mais aussi je me ris de la maréchaussée.

« Je me suis rendu imprenable, ou à peu près (car, en ce bas monde, on ne peut répondre de rien).

« Aidé d'une femme remarquablement intelligente, ma maîtresse, je dérobe (et rien n'est plus facile) les enfants en bas âge appartenant à des familles riches.

« Le soir même de ce rapt, la famille riche du bébé reçoit, par une voie mystérieuse, une lettre et un panier

renfermant un pigeon voyageur.

« La lettre dit en substance : « Famille riche, si tu veux revoir ton pauvre enfant, insère dans la pochette attachée au cou du présent pigeon, dix jolis billets de mille francs, et demain matin, à la première heure, ton pauvre sale gosse te sera rendu. »

« Ce truc si simple ne rate jamais ; allez donc suivre un pigeon voyageur dans les hautains firmaments !

« Mon pigeonnier est établi dans une nation voisine de la France, en un petit endroit plutôt écarté dont vous m'excuserez de ne pas vous indiquer l'adresse exacte.

« Et puis, tout cela, entre nous, n'est-ce pas, car ce genre d'industrie un peu spéciale ne gagne rien à une publicité, si intelligente soit-elle.

« Je serre, cher monsieur Allais, votre rude main calleuse de travailleur opiniâtre. »

Signature illisible,

Pas d'adresse.

Où s'arrêteront l'audace et l'ingéniosité des malfaiteurs ? C'est ce que se demandent les honnêtes gens, non sans une certaine appréhension.

Triste fin d'un tout petit groom

C'est un fait divers à la fois banal et navrant.

Beaucoup de Parisiens connaissaient le petit groom de *Maxim's,* le plus petit des grooms de *Maxim's,* celui qui était de taille si menue qu'un soir une horizontale des plus grises, abusée par l'uniforme écarlate de l'enfant, le prit pour une écrevisse et voulut, à toute force, lui arracher une patte.

(Sans l'énergie du peintre Paul Robert, le jeune groom passait un mauvais moment.)

Eh bien, le pauvre petit n'est plus : il a mis lui-même fin à ses jours vendredi matin à l'aube.

Jeudi dernier – nos lecteurs s'en souviennent probablement encore – c'était la Mi-Carême.

Or, précisément, ce jour-là, plusieurs clubmen déjeunaient au célèbre restaurant de la rue Royale.

Au dessert, l'un de ces messieurs, ne trouvant pas dans l'établissement les cigares qu'il désirait, pria le jeune

groom d'aller lui en quérir une boîte au *Tobacco-shop* du Grand-Hôtel et lui remit, en vue de cette acquisition, un billet de cent francs.

L'enfant arriva sans encombre, mais le retour fut plus pénible.

Déjà une foule compacte et tumultueuse encombrait le boulevard, ardente au combat des confetti.

Parmi les rares masques qui émaillaient cette tourbe, quatre jeunes gens se faisaient particulièrement remarquer.

Déguisés en famille anglaise, l'un représentait le père, flanqué, naturellement, de longs favoris jaunes ; le second était attifé en vieille *milady* à tire-bouchons ; les deux autres portaient les costumes d'un ridicule *boy* et d'une burlesque *girl.*

Apercevant soudain le petit groom de *Maxim's* fendant péniblement la foule avec, sous son bras, sa précieuse boîte de cigares, le quatuor se précipita sur le jeune infortuné.

« Aôh ! fit le vieux pseudo-Britishman affectant un dérisoire accent anglais, môa aimer bâocoup les bonnes cigares ! Et mon fame aussi les bonnes cigares ! Et ma baby aussi aimer les bonnes cigares ! Et mon petit miss aussi aimer les bonnes cigares ! »

Malheureusement les jeunes gens ne s'en tenaient pas

à ce discours de mascarade ; en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, ils avaient ouvert la boîte et saisi, chacun, un excellent spécimen de cette coûteuse marchandise.

Le pauvre petit avait beau se débattre, que faire contre une foule absurde à qui l'infortune d'autrui jette un aliment de plus dans le foyer des déchaînements et des folies !

Rien de contagieux comme l'exemple !

(J'ai stipulé dans mon testament une récompense de 100 000 F au savant qui découvrira le microbe de l'exemple.)

Encouragés par les mignonnes dimensions du petit groom, quelques intrépides gaillards achevaient de piller la boîte de cigares.

Comme de juste, le pauvre gosse n'osa point rentrer (ce en quoi il eut bien tort, car les clubmen étaient tellement soûls qu'ils ne se souvenaient plus de rien).

Tout le reste de la journée et toute la nuit, il erra sur les boulevards, dépensant les trois louis qu'on lui avait rendus sur son billet de cent francs en confetti, en *rigolos,* en toutes sortes de divertissements.

Au petit matin, après un court sommeil dans un massif des Champs-Élysées, le petit groom fut la proie pantelante du cruel désespoir.

Un long serpentin pendait de la branche d'un arbre presque jusqu'au sol.

L’enfant grimpa sur une chaise, fit un nœud coulant au ruban de papier, y passa la tête et, d’un coup de pied, s’envoya dans le paradis des tout petits grooms à qui les cohues stupides font de vilaines blagues...

Comme je le disais en commençant, c’est un fait divers à la fois banal et triste.

De quelques réformes cosmiques

Dans un article récent de M. Sarcey, je relève le passage suivant :

« ... Du reste, on ne saurait s'imaginer à quel point d'ingénuité, de superstition, pour ne pas dire plus, en sont restés les gens de mer.

« N'ai-je point entendu, cet été, entendu de mes propres oreilles, à Concarneau où je passai quinze jours avec ma famille, un brave homme de pêcheur m'affirmer sans rire que le va-et-vient des marées n'était dû qu'à l'influence de la lune, de la lune, oui, vous avez bien lu !

« Tous les efforts que je fis pour détromper ce naïf furent en pure perte.

« Qu'est-ce que la lune venait faire là-dedans ? m'acharnais-je à lui demander. On ne s'attendait guère à voir la lune en cette affaire. Je ne sais pas si cette bizarre croyance, qui doit remonter aux vieux Druides, est répandue chez tous les marins français, mais en Bretagne et en particulier à Concarneau, elle est admise comme

parole d’évangile, et si d’aventure vous essayez de démontrer leur erreur à ces nigauds, ils vous feront comme à moi, ils vous traiteront de vieil imbécile... »

Mon cher oncle, je suis au désespoir de prendre parti contre vous, mais ils avaient raison, les gens de Concarneau et d’ailleurs : c’est vous qui avez tort.

Le mécanisme des marées ne connaît point d’autre ressort que l’attraction lunaire.

Et ce sujet fut même, au cours de l’été passé, la thèse d’une fort belle conférence que proféra M. Tristan Bernard au casino d’Étretat, sous ce titre : *La terre aux terriens.*

M. Tristan Bernard y déplorait qu’une planète de l’importance de la terre eût à compter pour la réglementation de ses marées avec – je ne veux froisser personne, mais enfin ! – avec ce pâle satellite qu’est la lune.

Le savant cosmographe étudia les différents moyens proposés pour échapper à cette influence et pour devenir maîtres chez nous, que diable !

Un système de barrages fut celui qui me parut le plus pratique, mais voici où je diffère d’avis avec M. Bernard : cette question qui n’est, en somme, qu’affaire de vanité assez mesquine, mérite-t-elle tant d’efforts et de si fortes

dépenses ?

Une autre entreprise, autrement intéressante celle-là et combien plus pratique, pourrait se réaliser presque sans bourse délier.

Ne serait nécessaire que la parfaite entente d'un Congrès international, composé de savants, de géographes, de calculateurs, etc.

Suivez-moi bien.

Les deux pôles jouissent d'une basse température, chacun sait ça, comme dit la chanson.

À quoi tient ce frigide état de choses ?

Tout le monde vous le dira : à leur éloignement de l'équateur.

Si les pôles étaient près de l'équateur, on n'y verrait plus d'icebergs, et les ours blancs se transformeraient en lamas.

Or, voulez-vous avoir l'obligeance de me dire ce que c'est que l'équateur ?

C'est une ligne *fictive* (n'oubliez pas ce détail), *fictive* et périmétrique d'un grand cercle perpendiculaire à l'axe des pôles.

Qui nous empêcherait – je vous le demande un peu – qui nous empêcherait de la déplacer, cette ligne, puisqu'elle est fictive ?

Car s’il y a quelque chose de facile à déplacer au monde, c’est bien une ligne fictive, nom d’un chien !

On la ferait alors passer par les pôles qui dégèleraient bientôt et offriraient plus de confortable aux navigateurs.

Voilà un projet pratique, simple, peu coûteux ; mais les régions équatoriales consentiront-elles ?

Au nom de l’humanité, on saura les y contraindre à coups de canon.

Festina lente

Toute la portion, relativement faible, d'ailleurs, de notre clientèle qui ne sait contempler en face le problème de la mort fut, je le gage, angoissée de la documentation macabre de notre ami Émile Gautier, relative aux inhumations prématurées.

Car si ça n'est pas déjà très rigolo d'être enterré quand on est mort, sous quel fâcheux angle doit-on considérer cette opération lorsqu'on la pratique de votre vif !

Je ne saurais être trop de l'avis de Gautier, qu'on doive, quitte à se faire moquer de soi par les voisins, s'entourer de mille précautions en vue d'éviter cette pénible sorte d'inconvénients.

Je connais un monsieur à ce point hanté par cette terreur qu'il a résolu les précautions suivantes :

Aussitôt décédé, ou soi-disant tel, on embarquera sa dépouille dans la nacelle d'un ballon captif déjà préparé pour cette destination.

Ce ballon est retenu au sol par un câble aboutissant à un treuil mû par un moteur à pétrole, lequel moteur

n'attendra qu'un léger contact électrique pour entrer en action et ramener ainsi sur terre ballon, nacelle et aéronaute.

Le contact électrique, vous l'avez deviné, serait, le cas échéant, déterminé par le moindre mouvement du regretté voyageur.

Dans ce procédé, hélas ! peu à la portée des petites bourses, on peut dire que l'ingénieux le dispute au délicat, car quoi de plus incorrect que de s'éterniser dans des intérieurs où l'on n'a plus rien à dire ?

J'ai connu un autre monsieur qui, sous l'empire de la même et bien légitime appréhension, avait autrement solutionné la question.

Une longue épingle d'or ne quittait pas son chevet, destinée – ses proches en étaient copieusement avertis – à muer par intrusion cardiaque la mort, peut-être apparente, en trépas de tout premier ordre et sur lequel il n'y a pas à revenir.

Bien lui prit, à mon monsieur, de tant sage précaution, car un jour que, le croyant décédé, son médecin, sur les injonctions de la famille, procédait à l'opération, tout à coup un grand cri stride, et le pseudo-défunt d'ouvrir les yeux : la douleur causée par la piqûre l'avait arraché à la léthargie ; mais, entre nous, il était temps !

Rien que la tête des héritiers valait le voyage !

Et comme il se mêle toujours du comique aux plus

funèbres aventures, citons l'accès de furibardise qui s'empara du pseudo-défunt quand il s'aperçut que le docteur avait oublié de flamber l'aiguille d'or en vue d'asepsie :

« C'est avec de pareilles négligences, monsieur, interpella-t-il aigrement le praticien, qu'on attrape du mal ! »

Il sied d'ajouter que ce client grincheux reculait la microbophobie au-delà des plus extrêmes limites.

Un lendemain matin d'orgie – comme c'est loin tout ça ! – que je vidais, devant lui, d'innombrables bouteilles de soda-water :

« Comment ! s'effara-t-il, vous buvez du soda-water... comme ça !

– Comment voulez-vous donc que je le boive ?...

– À votre place, je le ferais bouillir.

– Après quoi, raillai-je, je le mettrais dans un brusque courant d'air, afin que les bacilles attrapent un bon chaud et froid, selon la méthode jadis préconisée par notre regretté captain Cap. »

Cet ouvrage est le 309ème publié

dans la collection *À tous les vents*

par la Bibliothèque électronique du Québec.

---

[1] Les personnes qui veulent bien se souvenir de notre histoire de la semaine dernière sont dispensées de lire cette fastidieuse parenthèse initiale.

[2] Pour l'intégrale intelligence du sujet, mieux vaudrait prendre connaissance des trois derniers numéros du

« Sourire », mais ce n’est pas urgent.

[3] Tissu extrêmement souple, dont plusieurs mètres tiendraient dans le creux de la main.

* Fiacre.

[4] Victor Hugo n’aurait pas raté le rapprochement pourtant de mauvais goût : Pleine mère, pleine mer!

[5] Absolument historique.

[6] Et même un peu plus de soixante puisque douze pence valent vingt-cinq sous de notre monnaie.